This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Presented to
the

by
Prof. Max Müller.
Oct. 1874.

25. d. 14.

ESQUISSES
BYZANTINES

IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

ESQUISSES

BYZANTINES

PAR

AUGUSTIN MARRAST

PARIS
LE CHEVALIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
61, RUE RICHELIEU, 61

1874

Tous droits réservés.

25.d.14.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 JUL. 1937
OF OXFORD

ESQUISSES BYZANTINES

LA VILLE

(Xe SIÈCLE)

Dans les deux ports sur la Propontide, dans le grand port intérieur de la Corne d'or, se presse la foule des navires : barques des Croates et des Dalmates ; pirogues des Russes[1] ; caboteurs des îles grecques au type antique, aux proues renflées en forme de ventre de cygne; hautes galères de Gênes, de Venise et d'Amalfi. Les longs chélandia de la flotte de guerre de l'empire, pourvus de balistes et de tubes à feu terminés par des gueules de lion de bronze, vont cingler vers la Crète ou la Sicile. Des yachts de luxe peints de vermillon et d'or, se ren-

1. Monoxyla.

dent à Chrysopolis, aux îles des Princes, aux golfes nombreux formés par les replis d'azur du Bosphore. Là, près des torrents qui s'y dégorgent, et sur les môles prolongés dans les flots, les toits dorés des palais étincellent au milieu des cyprès et des roses.

Pénétrons dans la ville, océan de rues étroites dont les maisons, la plupart en bois et à un ou deux étages, sont surmontées de terrasses. De larges voies bordées de portiques à colonnes, interrompues par des places monumentales, la traversent en tous sens et d'une extrémité à l'autre, dominées par les coupoles des églises « plus nombreuses qu'il n'y a de jours dans l'année[1], » par les hautes colonnes portant des statues d'empereurs, les palais de marbre peints de couleurs vives, et les tours rondes, carrées, octogones, servant çà et là de postes de police, de prisons, de vigies.

Sur une place publique, un moine entouré d'un cercle nombreux lit à haute voix les psaumes de David ou les épitres de saint Paul. Plus loin, des acrobates arabes dansent sur la corde. Des Indiens promènent un éléphant gigantesque que la foule suit avec admiration. Un dignitaire, en

1. Benjamin de Tudèle (*Voyage*).

robe de soie brochée d'or, passe à cheval avec un long cortége. Une procession défile. Les vierges voilées de blanc, les calogries enveloppées de châles noirs, groupées autour de l'image de la Panagia, précèdent les prêtres en dalmatiques de brocart, en étoles rouges ou vertes semées de croix d'or, et les moines à la courte robe de bure sombre. Des étudiants se rendent à l'Université et à l'École d'administration fondée par le Porphyrogénète.

Les carrosses à quatre chevaux, incrustés de lames d'or et d'argent, portant aux palais d'été du Bosphore, au bois de Daphné[1], au portique de Justinien, le grand seigneur ou l'hétaïre en renom, se heurtent aux lourds chariots scythiques remplis d'hommes vêtus de peaux de bêtes.

Des troupes commandées par un général turc au service de l'empire, se dirigent vers le Stratégion ou champ de manœuvres. Les cavaliers cataphractes, couverts comme leurs chevaux d'une armure d'écailles, précèdent une division d'hoplites armés de lances et de longues épées, sous l'enseigne du dragon rouge.

Un convoi de prisonniers, escorté de soldats, de marchands et de matelots, s'achemine vers la

1. Constantinople, comme Antioche, avait son bois de Daphné sur la rive européenne du Bosphore.

« Vallée des larmes, » vaste édifice aux quatre portes d'airain, entouré de galeries circulaires couvertes. Les captifs sont des nègres, des Turcs, des Arabes, des Slaves aux grands corps blancs, aux yeux vagues. Parmi eux, on distingue une marchandise de prix, des enfants eunuques noirs et blancs. Qui sait? parmi ces êtres dégradés, « auxquels l'air des palais convient comme celui d'une étable aux mouches de l'été, » figure peut-être plus d'un futur ministre de l'empire.

Dans les bazars voûtés, sur les places inondées de soleil, aux abords des cirques, des églises et des palais, sur les ponts qui relient les deux rives de la Corne d'or, sous les portiques voisins des flots, où les passants peuvent causer avec les gens des barques, c'est un immense fourmillement d'hommes. Les Grecs en robes de laine ou de soie s'y perdent presque dans le flot des barbares ou demi-barbares en costume national relevé parfois d'oripeaux byzantins : Bulgares ras tondus, à la ceinture de cuivre ; Russes « hauts comme des palmiers ; » Persans mitrés, nègres de Nubie, Petchenègues, Hongrois, Khazars ; marchands juifs, francs, italiens ; pèlerins qui, de tous les points de la chrétienté, se rendent au saint sépulcre ; foule bruyante et bigarrée que contemple de loin un stylite en

haillons, sorte de Diogène chrétien, debout sur la plate-forme de sa colonne.

Presque au milieu de la ville, sur l'emplacement de l'ancienne Byzance, s'étendait le forum de Constantin, entouré d'un portique à deux étages de colonnes. On y entrait par deux arcs de triomphe qui se faisaient face, et où s'appuyaient des boutiques de changeurs. Près d'une fontaine décorée d'un groupe représentant Daniel et les lions, une colonne de porphyre portait la statue colossale de Constantin. Des sirènes dorées, un éléphant de bronze, le monument consacré à la fortune de la cité, en achevaient l'ornement.

De l'arc de triomphe oriental du forum de Constantin, on pouvait, par trois voies différentes, se rendre au grand palais impérial situé sur le Bosphore.

La première conduisait, par les portiques à colonnes de Sévère, à l'hôpital d'Eubulos, aux thermes de Sévère ou Zeuxippe, au palais des Lampes, à l'église de Sainte-Irène et à l'hôpital de Samson.

Un grand nombre de statues antiques décoraient autrefois les thermes du Zeuxippe, dignes de la Rome impériale par leur magnificence. Les adorateurs des anciens dieux (il y en avait encore), les retrouvaient dans ce vaste musée national où l'Hel-

lénie revivait tout entière avec ses héros fabuleux, ses hommes d'État et ses philosophes, ses poëtes et ses historiens, ses musiciens et ses athlètes. — Au milieu du groupe sévère des devins de l'antiquité, la prophétesse Cassandre, couronnée du laurier fatidique, aurait pu prédire le sort de Troie à la nouvelle Rome.

De ce splendide monument dépendait le palais des Lampes, grand bazar voûté dont les revenus servaient à la réparation et à l'entretien des bains. C'est là que les plus riches marchands de la capitale étalaient les étoffes brodées d'or et de soie avec figures relevées en bosse, les coupes d'onyx et de lychnite, les verreries de Baalbeck imitant la pourpre et le saphir ; les haches d'armes montées en or, les parfums de l'Inde et de l'Arabie, les vases d'ornement, avec peintures représentant les principales légendes chrétiennes, les reliquaires d'argent aux innombrables figurines, les manuscrits enluminés que les moines d'Occident commençaient à copier gauchement ; tous les articles du luxe religieux et profane qui, répandus par les Italiens et les Juifs dans les châteaux et les cloîtres de France et d'Angleterre, dans les burgs du Rhin, dans les palais d'Italie, allaient faire la joie du prélat, de la châtelaine et du chevalier.

Jusqu'à une heure très-avancée de la nuit, une forêt de lampes illuminait ce bazar. La ville entière était éclairée depuis le IVe siècle.

L'église de Sainte-Irène touchait à la galerie Pittakia, où les maîtres des requêtes recevaient les pétitions adressées à l'empereur et rapportaient sa réponse. Ces fonctionnaires se tenaient devant les statues de Léon le Grand et de sa sœur Euphémie, qui avaient créé cette institution.

La seconde route du forum de Constantin au palais impérial, conduisait en droite ligne au centre de la ville. En la suivant, on rencontrait bientôt le magnifique palais bâti par le patrice Lausus (au temps de l'empereur Arcadius), où parmi les chefs-d'œuvre de l'art antique, brillaient la Pallas ravie à Lindos, la Vénus de Praxitèle, le Saturne de Lysippe, le Zeus de Phidias. Après avoir dépassé la préfecture de la ville, qui comprenait la préfecture de police, des archives, des tribunaux et de vastes prisons, on arrivait à l'octogone, quartier entouré de huit portiques voûtés, renfermant la grande bibliothèque impériale de six cent mille volumes, administrée par un savant décoré du titre redoutable de professeur universel, et par douze custodes.

Plus loin, sur l'Augustéon ou place impériale,

carré long entouré de portiques, une colonne portait la statue équestre de Théodose, en argent doré. Du Milliaire d'or, élégant édifice recouvert par un arc de triomphe voûté et chargé de statues qui en occupait le centre, partaient comme à Rome, les principales routes de l'empire. On y exposait les têtes des suppliciés.

L'Augustéon était entouré de tous côtés de monuments et de palais : au sud, le palais du Sénat, la basilique de l'École de droit, divers dicastères ou tribunaux; au nord Sainte-Sophie.

Environnée d'une vaste enceinte carrée plantée d'arbres, et précédée d'un portique à colonnades de marbre, Sainte-Sophie, « la grande église, » dont le voyageur venant de l'Hellespont, voyait de soixante milles en mer briller la croix dorée, se montrait revêtue, au dehors comme au-dedans, de peintures et de mosaïques.

Sous l'un des porches, l'archange Michel, l'épée à la main, semblait veiller. « Lave tes péchés, et non pas seulement ta figure ! » disait l'inscription du baptistère.

Par le grand portail d'argent doré, par neuf portes de cèdre, d'ivoire et d'ébène, on entre dans l'édifice. Ce n'est pas là l'église gothique, dont le demi-jour mystérieux, les sombres arcades ogi-

vales, les vitraux peints ne laissant passer qu'une lumière transfigurée, le sol pavé de tombeaux correspondent au recueillement intérieur de l'âme détachée de la nature et du monde. Ici, tout est splendeur et clarté. Dès l'entrée, s'offre aux regards la coupole dont les vingt-quatre ouvertures, séparées par d'étroits intervalles, dessinent une ligne lumineuse à peine interrompue. Suspendue dans les airs, et comme isolée du reste de l'édifice, grâce à ce jeu de lumière, elle semble, avec ses figures sur fond d'or, une apparition du ciel planant sur le temple de la terre. Tout est en harmonie avec ce décor sublime, dans cette splendide salle d'opéra religieux qu'il faut se représenter pendant une des longues cérémonies nocturnes où assiste la cour [1]. Le patriarche et l'empereur siégent sur des trônes d'argent devant la table faite de matières précieuses fondues, qui porte le saint des saints. L'iconostase, façade d'or, de peintures et de pierreries, les sépare des courtisans et des soldats qui remplissent la nef. La foule des femmes occupe les immenses galeries supérieures. Les colonnes de granit et de porphyre ravies aux temples de l'Égypte et de l'Asie, les marbres de couleur,

1. Pannychis.

verts de Thessalie, bleuâtres de Lybie, blancs de Phrygie aux raies d'un rouge de sang, qui couvrent le sol et les parois; les lacis de fleurs et de feuillages faits de jaspe, d'agate et de nacre de perles, qui courent le long des balustrades dorées s'embrasent à la lumière de milliers de lampes d'or. L'encens fume; un chœur à quatre parties où les voix profondes des hommes répondent aux voix argentines des enfants, fait entendre avec accompagnement d'orgues, des chants d'une simplicité pénétrante, échos des antiques mélodies de la Grèce. Au fond du sanctuaire apparaît, colossale, la Sagesse divine, la Pallas chrétienne, personnifiée par ce peuple amoureux des symboles. Les gigantesques chérubins des pendentifs aux six ailes multicolores, la Panagia qui tient son fils debout sur ses genoux; le Sauveur bénissant Justinien prosterné à ses pieds; les patriarches, les apôtres, les saints, les martyrs, gardent encore quelque chose des nobles attitudes antiques. Les dissonances se perdent dans la grave harmonie des fonds d'or: l'effet est puissant. L'art religieux du temps a donné sa fleur, et atteint le grandiose à force d'adresse et d'éclat.

En suivant la troisième voie, conduisant du forum de Constantin au palais impérial, on ren-

contrait au sud de l'octogone, l'église de Saint-Théodore, et un peu plus loin, l'Hippodrome ou grand cirque, foyer unique de la vie publique byzantine, à la fois club, église, arène et charnier. Là défilent les triomphes. On y brûle ou mutile les condamnés politiques. Les chants religieux, les cris d'enthousiasme prodigués au cocher vainqueur, les acclamations officielles entrecoupées d'imprécations, arrivent aux oreilles de l'empereur assis en face de son peuple. Sur ces degrés de marbre blanc, où peuvent prendre place cent cinquante mille spectateurs, la foule libre un moment de ses mille entraves, engage avec le maître de terribles dialogues. Parfois l'émeute éclate. *Jam faces et saxa volant!* Les barbares de la garde se ruent sur les assaillants. Le sang coule à flots. Qu'importe? le despote du jour ne tomberait qu'au profit d'un nouveau despotisme.

Des obélisques égyptiens, des colosses de bronze, dominaient la forêt de statues qui encombraient la Spina, la tribune impériale et les promenades ornées de portiques qui entouraient l'Hippodrome. Les dieux et les héros de la Grèce, les sphinx ailés, la louve de Romulus, des statues grotesques et *talismaniques*, les images des empereurs et des cochers s'y mêlaient dans une confusion étrange. Qu'on se

figure Franconi et le vainqueur d'Austerlitz côte à côte sur la place de la Concorde ! Ces rapprochements ne choquaient personne. On pouvait lire sur les piédestaux des statues des cochers, des inscriptions comme celles-ci :

Entre les statues de la Victoire et d'Alexandre le Grand, ta statue, Porphyre, s'élève non moins glorieuse que l'une et l'autre.

L'œil de la fortune passe rapidement sur toute chose ; il n'y a que sur les exploits de Porphyre qu'elle ait son regard constamment fixé.

S'il n'était couvert par une puissante voûte, Faustin s'élancerait au plus haut des airs en courant, lui et son char ; car, ainsi que ses coursiers, il est vivant, ce Faustin, naguère l'orgueil et la gloire des verts, Oui ! ôtez le toit, et le voilà qui atteint les cieux [1].

L'Hippodrome était voisin du grand palais impérial qui occupait, comme le nouveau sérail, toute la région orientale de la ville sur le Bosphore. C'était une vraie cité dans la cité dont il fallait, dit-on, une heure pour faire le tour, immense aggrégat de palais, d'églises, de casernes, de prisons et de bâtiments administratifs. De vastes jardins, des greniers, une citerne, un phare, des souterrains aboutissant au Bosphore, labyrinthe de

1. *Anthologie*, t. II, p. 189 à 196, édit. Hachette.

cachots comparé au Ténare par la frayeur populaire ; un port spécial où n'abordaient que les galères et les yachts de plaisance, affectés au service personnel de l'empereur, complétaient ce petit monde où vivaient, avec le souverain, sept à huit mille individus, soldats, courtisans, fonctionnaires, prêtres, femmes, eunuques, esclaves.

Le palais comprenait trois divisions principales :

La première, la Chalké, tout extérieure et de défense, flanquée de tours à cellules pour les prisonniers, avait reçu son nom du haut portail d'airain qui lui servait d'entrée. Au pied des tours, sous la voûte à huit coins, dans les salles et les corps de garde intérieurs, stationnaient, la hache d'armes ou la hallebarde à l'épaule, les soldats de la garde, candidats, varangiens, protectores, sous l'inspection du drungaire de la veille, préposé à la sûreté du palais.

Une statue de Daphné avait donné son nom à la deuxième division qui faisait face à l'Hippodrome. Elle comprenait des salles du conseil et de réception, la bibliothèque et la garde-robe où l'on conservait les costumes d'apparat de l'empereur.

La troisième division formait le palais proprement dit, habité par l'empereur et par sa famille, « le palais sacré, gardé de Dieu, » avec ses appar-

ments d'hiver et d'été. De longues galeries en reliaient les diverses constructions entourées de jardins. Une salle circulaire surmontée d'un dôme et dont huit apsides étendaient la superficie formait le triclinium d'or (chrysotriclinium) précédé d'un vestibule appelé Sigma. Dans le Pantheum, étaient exposées en grand nombre des images de saints et de martyrs. La salle du trône resplendissait dans le triclinium de Magnaura d'où un passage voûté conduisait à Sainte-Sophie. Une autre galerie permettait à l'empereur de se rendre au palais de la tribune, ou loge impériale (cathisma), fort élevée au-dessus du grand cirque.

Versailles, au XVIIe siècle, aurait pu donner une idée approximative, bien qu'affaiblie, de l'immensité du palais impérial de Constantinople. Mais il ne faut pas croire qu'on y retrouvât le grandiose de l'habitation du roi Soleil. L'aspect général n'offrait rien de majestueux. Les tours massives étaient peu hautes. Un luxe outré et emphatique, des associations disparates, un splendide mauvais goût caractérisaient cet amas démesuré de constructions à un ou deux étages seulement. Dans l'interminable série de ces salles hypostyles, aux mosaïques d'un éclat criard, où les statues antiques faisaient l'effet de figures de

Michel-Ange dans un salon Pompadour ; dans ces oratoires pavés et lambrissés d'or et d'argent, rayés de bandes multicolores et piqués de perles et de pierreries ; dans ces parterres où des animaux fantastiques rangés autour des phialés, vomissaient des flots d'eau parfumée dans des bassins de jaspe, un contemporain de Périclès n'aurait ressenti qu'un ennui profond. Mais introduit aux grands jours, dans le triclinium de Magnaura, dont le plafond entr'ouvert laissait descendre l'empereur, *vrai Deus ex machinâ*, sur son trône salomonique, entouré de lions et d'arbres d'or où des oiseaux automates chantaient devant les envoyés barbares en extase, il eût salué d'un sourire ces splendeurs comiques. Déjà, devant le platane d'or du grand roi, Alcibiade s'était borné à remarquer que sur de pareils arbres, une cigale ne trouverait pas à se nourir.

Le grand palais n'était pas la seule résidence impériale de Constantinople. Blaquernes, tout près de la mer, avait pour forteresse le Cyclobion[1], château extérieur au rempart. A l'extrémité nord du triangle de la cité, s'élevait l'Hebdomon, bâti par Constantin, agrandi par ses successeurs et voisin

1. Château des sept tours.

des églises de Saint-Mamas et de Saint-Théodote. Devant la Porte d'or, le palais de la source ou Philopatrion, entouré d'un grand parc de chasse, servait aux empereurs de résidence d'automne.

En revenant dans l'intérieur de la cité, l'église des Saints-Apôtres, presque égale à Sainte-Sophie par la grandeur et la richesse, attirait les regards. Dans ses caveaux, des sarcophages de marbre et de porphyre recevaient les corps des souverains de l'empire. Les Croisés brisèrent ces tombeaux qu'ils croyaient remplis de trésors. Les restes de Justinien, après sept siècles, revirent alors la lumière du jour. L'église toute voisine de la Sainte-Vierge de Sibis abrita plus tard la dépouille de plusieurs empereurs de la dynastie Paléologue. Tout près de la mer, à la place de l'ancien palais de Hormisdas, un portique reliait l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul à celle des martyrs saint Serge et saint Bacchus. En entrant dans cette dernière église, on pouvait se croire dans un temple consacré au Dieu du vin, car l'architecte (peut-être un adepte secret de l'*hellénisme*), avait tapissé les murs et les voûtes d'une vigne de bronze qui s'enroulait autour des colonnes de marbre vert et rose, et couronnait de ses grappes leurs chapiteaux ioniens. Dans l'église de

tous les saints, on montrait la colonne où le Christ fut attaché pendant la flagellation, et la chaire de saint Chrysostome ornée de perles. Il serait trop long de nommer les autres églises de Constantinople : Notre-Dame des Sept-Colonnes, Notre-Dame Hodogétria, Saint-Nicolas, Sainte-Agathonique, les Quarante-Martyrs, le Chalcopration, le Pantocrator, etc., sans comper les églises particulières pour les notaires, les médecins, les avocats et les eunuques ; et celles affectées à diverses nations : églises des Égyptiens, des Arméniens, des Lycaoniens, etc.

Dans la ville et aux environs, les monastères abondaient comme les églises. Près du port du palais impérial, des moines eunuques gardaient les reliques de saint Lazare et de sainte Madeleine. Dans le couvent de Myriokéras, on montrait la corne pleine de l'huile qui servait à oindre les rois de Judée, et dans celui des Abramites, un portrait de la Vierge tombé du ciel. Mille religieux occupaient le monastère de Studius, doté d'immenses revenus par le patrice de ce nom. Helena Augusta, mère de Constantin, avait fondé le couvent de Bethléem. La docte Icasie, auteur d'hymnes renommés, et dont Théophile avait failli faire sa femme, oublia les grandeurs un instant rêvées,

dans la maison religieuse qui portait son nom. A Catangium, sur le Bosphore, les moines du grand couvent des Acomêtes, divisés en trois catégories, n'interrompaient jamais leurs chants et leurs prières. En arrière de Chrysopolis, le fameux Samonas, chambellan de Léon le Philosophe, avait bâti le monastère de Spira, où son maître ne tarda pas à le reléguer. À Cartaliménos, port sur la mer Noire, le monastère de Satyros, fondé par le patriarche Ignace en l'honneur de l'archange Michel, occupait l'emplacement d'un temple antique dédié aux Satyres. Dans la ville abondaient aussi les fondations religieuses et charitables, hôpitaux, orphelinats, asiles pour les vieillards, vastes hôtelleries destinées aux pèlerins et aux voyageurs sans ressources.

Entre le forum de Constantin et le forum de Théodose dont la statue d'argent s'élevait sur une colonne triomphale, près du palais destiné aux ambassadeurs étrangers, s'étendait l'Artopolion (marché au pain), voisin du bazar d'esclaves que j'ai déjà mentionné. Sous Léon l'Isaurien, l'architecte Héliodore construisit aux alentours un gracieux monument revêtu d'airain, l'Anémodulion, rappelant le temple des Vents, à Athènes. Les douze statues des Vents, des bas-reliefs, représen-

tant des scènes de chasse et de pêche, des oiseaux dans les buissons, des amours nus jouant avec des pommes, en décoraient le sommet et les façades.

Venait ensuite le forum Amastrianon, grande place carrée où se tenaient les gens d'Amastra, sur la mer Noire, robustes Paphlagoniens qui émigraient à Constantinople pour s'y employer comme portefaix. Sur ce forum destiné aux exécutions, et qui passait pour hanté par des spectres, deux mains coupées sur un socle de bronze rappelaient le châtiment infligé par Valentinien à un vendeur à faux poids. La statue d'un Paphlagonien, souvent souillée par les passants, comme les statues d'Arius et de ses disciples sur le forum de Théodose, égayait ce lieu sinistre. Du reste, les statues posées « pour faire rire, » telles que le porteur de cornes du Néorium, des nains, des bossus et des porcs abondaient dans la ville. Les Byzantins prompts à la raillerie, grands faiseurs d'épigrammes, aimaient à s'exercer sur ces grotesques. Une statue de l'empereur Anastase, comme le Pasquin de la Rome papale, se couvrait toutes les nuits de placards moqueurs et séditieux que la police enlevait le matin.

Non loin du forum Amastrianon, la partie infime des courtisanes de la ville était cantonnée dans un quartier, dont l'entrée s'annonçait par une statue

de Vénus sur une colonne. Le peuple croyait que toute femme peu chaste était contrainte par une puissance surnaturelle à se dépouiller de ses vêtements en passant devant cette statue, affront éprouvé disait-on, par la femme de Justin Curopalate, un jour que se rendant à Blaquernes, la violence du vent le long du port l'avait forcée à traverser ce quartier.

La charité chrétienne, très-active à Byzance, n'abandonnait pas ces prêtresses de Vénus Pandémos. L'impératrice Théodora, avait transformé en refuge le palais d'été de Chrysokéramos, sur la rive asiatique du Bosphore, entouré de vastes jardins. Quant aux femmes de théâtre et aux hétaïres, elles partageaient avec les héros du cirque l'enthousiasme de la foule, et recevaient parfois les mêmes honneurs publics. Sur le Sosthénium, s'élevait la statue de la danseuse Helladie. « Les deux continents ont applaudi à ses danses, » disait l'inscription. La pantomime Anthousa obtint une statue dorée. Les poëtes du temps n'ont pas assez d'hyperboles pour célébrer les charmes de Marie la citharède, de Libanie, Glycérie, Chrysomallo etc. Enfin, l'étonnante fortune de Théodora, l'hétaïre couronnée (et il y en eut d'autres), atteste assez leur importance sociale.

Le forum d'Arcadius, avec la statue de cet empereur et un observatoire bâti par Sévère occupait la septième colline de la cité. Un portique troadien (construit en marbre de Troas), conduisait du forum d'Arcadius à la Porte d'or.

A l'entrée du Bosphore, le faubourg de Sykæ[1], relié à la ville par le pont de Justinien, étalait sur les collines escarpées ses palais d'été, ses couvents, ses églises. Déjà la colonie génoise, polype rapace attaché au flanc de l'empire y a bâti des rues étroites, aux solides maisons de pierre, à la fois magasins et forteresses. Bientôt, ces marchands pirates s'entoureront d'une enceinte de murailles, célèbreront le culte latin dans leur église de San Giorgio-in-Monte, et leurs messers traiteront de haut même un protostrator! Beaucoup de Juifs habitaient aussi le faubourg de Sykæ. Dans la ville, les Vénitiens et les Pisans occupaient plusieurs rues du quartier Embolos. La colonie russe, déjà nombreuse, avait pour résidence obligée le faubourg de Saint-Mamas[2], à l'extrémité du port.

En face de Constantinople, sur la côte d'Asie, s'élevaient Chalcédoine[3], fameuse dans l'histoire

1. Galata et Péra.
2. Eyub.
3. Kadi-Keui.

des oracles et des Conciles, et Chrysopolis [1], grandes villes pourvues, comme la capitale, de palais impériaux, de cirques, de théâtres, et que séparait une vaste plaine servant de lieu de rassemblement aux troupes partant pour l'Anatolie. Au-dessus de Chalcédoine, on arrivait en passant devant le Patéikion, villa de Bélisaire, au port de Cartaliménos, sur la mer Noire, tout près des tours dorées du palais de Bryas, que Théophile fit construire dans le goût oriental.

A une heure de Chrysopolis, le mont Bulgurlu domine les deux rives du Bosphore et la Propontide. Tibère et Maurice y bâtirent la villa de Damastris, où les empereurs passaient la nuit quand ils partaient pour l'Asie, et quand ils en revenaient. Le site de Bulgurlu était parfaitement choisi pour les signaux qui partaient du phare du grand palais. On comptait de Tarse en Cilicie, jusqu'à Constantinople, huit postes télégraphiques ou tours à feux : Culu, château voisin de Tarse, Argeos, Isamos, Ægylos, Mamas, Kyrizos, Mokylos ; ce dernier établi sur la colline de Saint-Auxence, correspondait immédiatement avec le phare du palais. Trop souvent, la disposition des feux an-

3. Scutari.

nonce l'approche de l'ennemi[1]. L'énorme barrière faite de blocs de bois reliés par des chaînes de fer, est tendue à travers la Corne d'or. Les balistes, les pierres, les tubes à feu s'entassent sur les trois rangées de remparts, chacune plus haute de vingt pieds que la précédente, défendues par un large fossé toujours rempli de l'eau de la mer. Les soldats montent dans les tours carrées établies en échiquier pour la garde des deux murs intérieurs. Une foule débile gémit dans les églises. Les habitants des campagnes encombrent les places publiques et les portiques. Le patriarche, suivi d'un peuple de prêtres, promène solennellement dans les rues et sur les remparts, l'image de la Panagia Hodogétria, le palladium de la cité. Le César-pape de Byzance tremble dans son palais de marbre et d'or. La nuit, la flamme des incendies qui consument les temples et les villas somptueuses, laisse voir les cavaliers de la steppe poussant devant eux à coups de lance, des troupeaux de captifs.

1. Michel III, un viveur qui n'aimait pas à être dérangé, supprima ces signaux qui furent rétablis après lui.

CHEZ LE PATRICE

Dans la vallée où le Cydaris et le Barbysès [1], se réunissent avant de mêler dans le Bosphore « les douces eaux des Naïades aux ondes amères des Néréides » [2], s'élève le palais du patrice Chadêne, préfet du thême Anatolique. Deux fortes tours le flanquent à droite et à gauche, car la populace byzantine est prompte à l'émeute dès qu'elle la voit sans danger, et se rue chez les riches pour massacrer, piller et brûler. La disposition générale du palais, rappelle celle des demeures des patriciens de la Rome impériale. On y retrouve le vestibule, l'atrium, l'étuve, le gynécée. Mais la décadence se fait sentir. Les chapiteaux en forme de pyramides renversées, les moulures des entablements, celles qui encadrent les portes sont ornés de feuillages grêles, aux formes aiguës, de tresses et d'en-

1. Eaux douces d'Europe.
2. Palladas (*Anthol.*).

trelacs, d'animaux fantastiques et de monstres peints de vermillon, d'or et d'azur, décoration en harmonie avec les mosaïques et les marbres qui couvrent le sol et les parois. Sous le vestibule, se dressent un Hercule de bronze puissamment appuyé sur un tronc d'arbre, l'Artémis dorienne, dont la chevelure sans réseau flotte librement, Pallas, qui la lance à la main, semble menacer. On a accommodé au goût du jour ces figures hautaines. Artémis est entièrement dorée. Aux pieds et aux mains du fils de Jupiter brillent des ongles d'argent, et Pallas porte des pendants d'oreilles et des cheveux postiches.

Dans le parc traversé par le Cydaris, une cinquantaine d'hommes sont dispersés sous les cyprès et les platanes. Les uns dorment. D'autres jouent aux dés, à la paume, au jet avec bâton pointu, et s'interrompent fréquemment pour boire et pour agacer les animaux féroces de la ménagerie. Ce sont des bravi, dont tout seigneur byzantin à soin de se faire escorter quand il sort, car les rues ne sont pas sûres, malgré l'abondance des époptes et des gardiens de nuit, recrutés généralement parmi les voleurs et les bandits. Les robes orientales et les larges ceintures, les barettes rouges et les justaucorps serrés des latins, donnent un aspect

varié à ce ramassis de Turcopules, de Slaves, de Francs, d'Italiens, qui attendent l'heure où le patrice doit se rendre à la cour. Ils obéissent à un aventurier normand, qui après une longue odyssée, est venu échouer à Constantinople. Sans autre arme apparente qu'un bâton, car la loi ne permet aux sujets de l'empire que de petits couteaux, ils cachent le long de leurs cuisses de larges poignards à deux tranchants.

Le patrice Chadêne paraît heureux. Riche à pouvoir faire à lui seul les frais d'une guerre civile, il possède la plus belle manufacture de soie du Péloponnèse, et d'immenses vignobles dans l'île de Chypre. A la fois dignitaire et fonctionnaire, il gouverne à son aise un des thêmes les plus importants de l'empire, et passe la moitié de l'année à Constantinople. En sa qualité de patrice et d'*illustre*, il a le pas sur les sénateurs et les évêques, et marche de pair avec le patriarche; il brille au premier rang de cette noblesse administrative, fleur artificielle des civilisations byzantine et chinoise, dont les priviléges les plus appréciés consistent à ne pas payer d'impôts, à échapper aux juridictions et aux peines ordinaires. Les autres sont tout honorifiques : user, selon son rang, de chars dorés ou argentés; avoir ses grandes entrées

à la cour; baiser l'empereur aux yeux, au front, à la joue, tandis qu'il n'abandonne au vulgaire des adorateurs que ses pieds, ses genoux et ses mains. La femme de Chadêne est patricia à ceinture (il n'y en a que trois à la cour). Son fils aîné, passionné pour la chasse au faucon, perd son temps avec les cochers, les pantomimes et les hétaïres, et ne sera jamais digne de son père ; mais le cadet se distingue à l'École d'administration fondée par le Porphyrogénète, grande fabrique de fonctionnaires, d'où l'on sort général, évêque ou préfet, au choix de l'empereur.

Avec tant de raisons d'être satisfait, Chadêne est triste parce qu'il est clairvoyant. Tout fait présager la chute prochaine du souverain, et l'avénement d'un compétiteur hostile à Chadêne. Abandonner l'empereur, hâter au besoin la catastrophe inévitable, le patrice saura le faire, mais même à ce prix, désarmera-t-il les haines qui l'attendent? La mort, l'aveuglement, et au plus favorable, l'exil dans un couvent lointain, où on l'enverra « philosopher avec les moines, » tels sont les sinistres fantômes qui obsèdent ce dignitaire puissant et redouté. Des lois pompeuses protégent, il est vrai, la vie et la fortune des citoyens, mais ces lois ne sont pas observées. Qui le sait mieux que Cha-

dêne, Briarée aux cent bras pour piller sa province, comparé par ses administrés à Phalaris et à Busiris?

Voilà le souci qui le ronge dans la salle de marbre où il passe les heures brûlantes de l'après-midi. Étendu sur des coussins de soie, près d'un bassin de jaspe, sur lequel un cygne d'or aux ailes de pierreries lance par le bec une pluie de parfums, il s'agite péniblement. Depuis trois jours il ne dort pas et mange à peine. Il a fait mander son médecin et l'attend avec impatience. Mais c'est le marchand Glycon qu'introduit l'eunuque en robe de soie blanche, l'éventail doré à la main, qui vient d'entr'ouvrir la porte d'ivoire, incrustée de lames d'onyx.

A la vue du marchand, le patrice prend son air officiel, car les fonctionnaires affectaient de dédaigner les commerçants, et c'est avec une indifférence simulée qu'il apprend l'arrivée de la grande caravane de l'Inde. Elle a mis trois cents jours pour se rendre à Sinope sur la mer Noire, par le nord de l'Asie centrale, car les Arabes interceptent l'ancienne route par la mer Rouge et la Syrie. De Sinope, des navires l'ont transportée à Constantinople. Sur mille hommes, marchands ou soldats

d'escorte, un quart a péri dans les steppes ou sous les flèches des Khazars. Les bénéfices seront énormes, la cargaison ne consistant qu'en choses de prix, soie, ivoire, poudre d'or, épices, aromates [1]. Le patrice, sous le nom de Glycon, a un intérêt important dans l'entreprise, et grâce à son intervention, les ballots marqués d'un signe mystérieux, échappent aux investigations des douaniers d'Hiéron, qui montent la garde à l'embouchure du Bosphore, armés de longues javelines de fer [2].

Cette bonne nouvelle a un peu rasséréné le patrice qui accueille gracieusement son médecin, le juif Salomon Hariri, qui vient d'entrer. C'est un beau vieillard à barbe blanche, vêtu d'une robe de soie jaune et coiffé d'un bonnet noir; comme médecin de l'empereur, il a le droit (refusé à ses coreligionnaires) de circuler à cheval dans les rues de Constantinople. Il écoute patiemment les doléances du patrice et reconnaît bientôt que la

1. L'importance des relations commerciales de l'empire Grec avec l'Inde est attestée par un fait curieux, rapporté par M. George Finlay (Byzantine and greek empires). Des soldats anglais, ayant pénétré il y a quelques années, dans le palais d'un rajah, découvrirent dans un caveau plusieurs vases de terre pleins de *byzants* ou écus d'or byzantins qui reposaient là depuis des siècles.

2. La douane de l'Hellespont était à Abydos.

maladie de cet illustre client est toute morale ; il prescrit pourtant quelques drogues inoffensives. Glycon prétend connaître des recettes plus sûres : Veut-on recouvrer l'appétit? il suffit de manger une pomme à minuit en regardant la lune, après avoir prononcé certains mots arabes ; pour bien dormir, il faut placer sur sa poitrine, en se couchant, un sachet renfermant la copie du cinquième psaume de David.

Le Juif sourit imperceptiblement sans rien répondre, et se retire, suivi bientôt du marchand.

Resté seul, Ghadêne réussit à s'assoupir un instant sur ses coussins. L'arrivée d'un nouveau visiteur le tire bientôt de ce demi-sommeil. C'est un moine du grand couvent de Studius. Il est descendu devant la porte du palais, de sa mule richement caparaçonnée. Hôte assidu des maisons des riches, où il joue à peu près le rôle des philosophes grecs chez les patriciens de Rome au temps de la Décadence, dont Lucien nous a laissé le curieux tableau, Spiridion, bel esprit, littérateur, enlumineur et calligraphe, joyeux convive et bouffon à ses heures, compte parmi les familiers du patrice. — Il causent parfois théologie et ne sont pas toujours d'accord, car Chadêne penche secrètement vers la doctrine des Aphtadorcètes qui prétendent

que le Christ, en s'incarnant, n'a pas revêtu une chair mortelle. Le moine lui garde ce secret qui pourrait être dangereux. Il excelle à copier et à illustrer les livres de piété, et porte aujourd'hui au patrice un présent de prix, un Nouveau Testament à miniatures, où le Christ est représenté tantôt en Orphée domptant les bêtes féroces aux accords de sa lyre, tantôt en jeune berger jouant de la flûte à sept tuyaux, avec la grâce mignarde d'un Ganymède.

Le patrice sourit et passe avec le moine dans sa bibliothèque, pour y déposer le précieux manuscrit. Des croisées pratiquées dans toutes les directions laissent pénétrer le soleil à toute heure du jour dans cette salle circulaire. Un socle de bronze porte un grand globe d'argent, sur lequel est gravée la terre, d'après le géographe Ptolémée rectifié par les Arabes. Des armoires de cèdre surmontées de bustes d'empereurs, de pères de l'Église et de philosophes antiques, renferment des rouleaux pleins de livres. Le maître, à vrai dire, ne lit guère. Homme d'affaires et de rapine, son délassement favori, après le cirque, pour lequel tout gentleman byzantin est tenu d'afficher un goût frénétique, consiste à voir danser des chiens. Il protége un certain Pythias, homme merveilleux

pour dresser ces animaux. Pourtant, un peu de littérature convient à un dignitaire de son ordre ; d'ailleurs, l'empereur s'en pique ; aussi Chadêne a quelquefois l'air de s'y intéresser.

La bibliothèque est conforme au goût régnant : Eschyle et Sophocle brillent par leur absence ; il y a des siècles qu'on ne les joue plus, et le public du jour y bâillerait autant que des Chinois aux drames de Shakspeare ; Homère est là, dans un coin. Les Basiliques et les Pandectes, trente ou quarante volumes de Vies des saints, des Recueils de controverses contre les Juifs, les Musulmans et les hérétiques, des traités de magie, le livre des présages, l'image d'Édesse qui raconte l'histoire et les prodiges opérés par le saint Suaire, Procope et une douzaine de chroniqueurs d'une insipidité écœurante forment le fonds de la collection. La poésie est représentée par des cantiques sacrés, des anthologies, par l'Héracliade de Pisidès et par un autre poëme épique qui raconte la prise de la Crète sur les Musulmans. Cette œuvre, éclose il y a quelques années, est encore dans toute sa fraîcheur. — Pour tuer le temps avant de se rendre à la cour, le patrice prie le moine de lui faire la lecture ; ils hésitent un instant entre l'expédition de Crète et l'Héracliade, et se décident enfin pour ce dernier

poëme qui flatte singulièrement l'amour-propre national en rappelant le dernier grand triomphe des armes de l'empire. Puis, il est rempli de fines allusions aux jeux du cirque qui ne manquent jamais leur effet.

La moine s'assied sur un escabeau d'ivoire, devant une table de citre ocellée comme la queue d'un paon, déroule le manuscrit et commence. Vers la fin du prémier chant, il enfle la voix pour faire bien sentir à son auditeur toutes les beautés de la fameuse apostrophe du poëte à l'empereur Héraclius :

Salut! rénovateur du monde! tu as terminé avec bonheur ta quintuple course! Couvert de sueur, lançant, excitant tes coursiers, tu as renversé Chosroès! Les cochers qui te précédaient furent saisis de stupeur en voyant dans une si longue carrière les roues de ton char toujours inébranlables. Des quatre points du monde, tous les peuples t'applaudirent sur le théâtre de la vie. Quand tu parais, ils ornent leurs cités et t'apportent des bénédictions et des couronnes de fleurs; Dieu, l'arbitre des combats, t'ouvre à deux battants les portes du monde, et tu t'avances, toujours vainqueur, tenant dans tes mains l'image sans souillure.

Ici, la lecture est interrompue par l'arrivée du fils aîné du patrice, tout fier d'introduire le favori du peuple et de la cour, le lion et l'idole

de Byzance, l'incomparable Hilarion, un cocher! ses prouesses hippiques sont au-dessus de l'éloge. Que de fois il a parcouru l'arène abandonnée d'avance par ses rivaux découragés! que de fois il a cédé aux vaincus ses propres coursiers et a pris les leurs sans cesser de triompher! L'empereur, qui en raffole, voulut un jour le faire couronner en plein cirque par une statue automatique de la sainte Vierge, mais le patriarche s'y opposa. Ce personnage, fils d'un Cappadocien et d'une esclave bulgare, porte une sclhamyde de soie verte semée de paons, son bonnet pointu est garni de perles; sur ses bottines citron, des pierres précieuses de diverses couleurs jouent la mosaïque, des bagues à camées surchargent ses doigts. En dépit de cette élégance outrée, les gestes saccadés, les éclats de voix, les lourdes plaisanteries de ce héros du cirque trahissent assez vite son origine et son métier. Le fils du patrice est costumé absolument de même. Ces deux gentlemen, amis inséparables, organisés avec d'autres bleus de distinction, en une sorte de camorra, courent le soir par la ville, déguisés en barbares, rossant les verts, houspillant leurs femmes et pillant leurs boutiques. La police n'intervient guère, car l'empereur protége hautement les bleus.

Hilarion est venu réchauffer le zèle du patrice. Il y a de grandes courses demain : Nicias, un jeune cocher de la faction verte, commence à partager avec lui l'admiration de la foule. Hilarion redoute ce rival naissant qui, dit-il, a recours pour vaincre à des artifices magiques : il prie le patrice d'être exact avec ses amis. Chadêne, sportman, et possesseur d'écuries magnifiques, pleines de chevaux arabes et syriens aux sabots dorés, nourris de figues et de dattes, et parfumés comme des hétaïres, n'aura garde de faire défaut demain à la faction bleue.

La conversation devient générale : — Il a beaucoup tonné ce mois-ci, ce qui, d'après le livre des présages, annonce pour l'automne une grande mortalité chez les hommes et les animaux de toute espèce; les tortues seules y échapperont. — L'évêque de Rhodes, soupçonné de paulicianisme, a été déposé et relégué à Pathmos. — La soie a beaucoup renchéri. — Comito la citharède, est malade. — Les Sarrazins ont dépassé Tarse. — Callirrhoé la pantomime, a représenté merveilleusement au théâtre de Chalcédoine les amours de Léda, — une statue de saint Paul que l'empereur vénère tout particulièrement, s'est mise à pleurer. Mauvais signe !

L'heure est venue pour le patrice de se rendre

à la cour. Il s'éclipse un instant et reparaît en uniforme. Sa robe flottante, or et écarlate, bordée autour du cou d'un cordon de perles et frangée par le bas, porte par devant et par derrière l'image de l'empereur debout et couronne en tête. Au côté droit et au côté gauche sont brodés des anges entourés de perles. Le bonnet du patrice est tissu de fils d'or et de soie rouge ; il tient à la main un bâton à nœuds ciselés, dont le premier segment est d'or poli, les autres d'or avec enroulements d'argent [1].

Dans cet appareil, Chadêne sort du palais et monte à cheval avec son fils et le cocher. Le moine grimpe sur sa mule. Des eunuques et des esclaves à cheval les précèdent. Les bravi prévenus se serrent autour d'eux en deux files.

Bien a pris au patrice de se faire escorter. En traversant le Chalcopration, grande place isolée où les

1. Voir Codinus Curopalate. Il serait facile, grâce à son livre, de donner un pendant à l'Elbicei atika, ou musée des anciens costumes ottomans de Constantinople, en créant un musée des dignitaires et fonctionnaires du Bas-Empire. Les passages suivants ouvrent d'étranges perspectives :

Le grand Pappias et l'Éparque avaient autrefois des fonctions. Aujourd'hui ils n'en excercent aucune.

La fonction du grand Myrtaïte est inconnue.

Le grand administrateur n'a rien à faire. (Magnus administrator nullo munere fungitur.)

Juifs vendent du cuivre et de la vieille ferraille, et où s'élevait autrefois leur synagogue au milieu de masures hantées par des courtisanes de bas étage, des bandits, des vendeurs de philtres et de poisons, la troupe est suivie par un groupe d'hommes qui paraissait attendre. Tout à coup, les pierres volent, les flèches sifflent. Les bravi se précipitent à la rencontre des agresseurs qui se dispersent. Trois hommes de l'escorte ont été blessés. Les gardiens de nuit accourent au bruit, mais trop tard. Chadêne devine bien l'organisateur de ce guet-apens, mais n'en fait rien paraître. — On m'a pris pour un autre, dit-il à ses amis. — Qui oserait t'attaquer, illustre patrice, répond le moine ?

Après cette aventure, qui semble n'avoir étonné personne, le cortége reprend sa marche et arrive sans encombre au palais impérial.

LA COUR

UNE TRAGÉDIE DE PALAIS

Nicéphore Phocas règne depuis sept ans. Issu d'une famille cappadocienne qui a donné à l'empire trois générations d'hommes de guerre renommés, fils d'un héros, Bardas Phocas, il s'est illustré sous les deux derniers empereurs par ses victoires sur les Hongrois et les Bulgares, et a repris la Crète aux Musulmans. Romain II mort, laissant sa veuve l'impératrice Théophano et ses deux enfants en bas âge, sous la tutelle de l'eunuque Bringas, dont la détestable administration compromet l'empire, l'armée d'Orient, réunie à Césarée, a proclamé Nicéphore empereur.

Revêtu de la pourpre, il a refoulé les Musulmans sur la frontière syrienne. Antioche a été reconquise. L'île de Chypre a vu fuir ses envahisseurs. Il maintient la discipline avec une inexorable ri-

gueur. Pour entretenir la guerre, il a dû augmenter les impôts déjà si lourds. L'esprit militaire se perd de plus en plus chez la partie grecque des sujets de l'empire; pour le raviver, l'empereur a invité le clergé à prêcher que tout chrétien mort en combattant les infidèles, compte au nombre des martyrs. Le patriarche s'y est refusé, alléguant les canons de saint Basile qui excluent des sacrements pendant trois ans, le chrétien qui a versé le sang, même à la guerre. Le clergé latin ne connaissait pas ces étranges scrupules. Nicéphore s'est préoccupé aussi du nombre toujours croissant des moines. Le seul couvent de Studius, à Constantinople, en contenait un millier. Il a défendu de fonder de nouveaux monastères. Il voudrait même, un peu naïvement, renvoyer au désert, conformément à l'esprit primitif de leur institution, la plupart des moines qui peuplent les villes.

Ce n'est pourtant pas un iconoclaste comme Léon l'Isaurien, un athée comme Michel III, que l'empereur Nicéphore, c'est plutôt un moine, mais un moine soldat. Cet homme robuste, adroit à tous les exercices du corps, au teint brun, à l'épaisse chevelure, aux petits yeux noirs toujours pensifs, surmontant un nez recourbé, ferme dans ses desseins, insensible aux louanges, sobre, sérieux et dur,

porte un cilice. Après la prise de la Crète, il a prélevé sur sa part du butin 100 livres d'or pour fonder le monastère de Laura au mont Athos où il voulait se retirer. Il n'a accepté l'empire qu'en se proclamant le tuteur des enfants de son prédécesseur, et l'image du Christ figure seule sur ses monnaies. Après la mort prématurée de sa femme et de son fils, il s'est longtemps abstenu de chair. Les religieux dont il aime à s'entourer ont peine à modérer ses austérités.

Nicéphore a vu finir bien vite sa popularité. Les gens de cour auxquels il refuse les largesses périodiques qui épuisent le trésor ; la foule fatiguée d'un maître plus disposé à la conduire à l'ennemi qu'à lui prodiguer des jeux et des fêtes, commencent à se tourner vers le général Jean Zimiscès, fils d'une sœur de l'empereur et d'un père Arménien. Jean Zimiscès offre un parfait contraste avec Nicéphore. Petit de taille, le teint blanc et coloré, la barbe et les cheveux roux, prodiguant l'or et les promesses, libertin, d'un accès facile, *tout à tous ;* avec cela, vaillant homme de guerre et cher à l'armée, il semble promettre aux courtisans et aux femmes, qui se trompent pourtant, un règne à dévorer. Devenu suspect, Jean Zimiscès a dû partir pour l'exil. Nicéphore, après une émeute durement réprimée par

les soldats Arméniens, a fait fortifier le palais; mais son plus dangereux ennemi n'est pas au-dehors.

Nicéphore a épousé Théophano, veuve de son prédécesseur. Cette femme, dont les contemporains vantent la grâce irrésistible, Laconienne d'origine, est fille d'un cabaretier. Dans sa jeunesse, on l'appelait Anastasie, ou plus familièrement Anastaso, nom d'esclave ou de comédienne. Nous disons de même Marion pour Marie. Remarquée par Romain II, jeune débauché qui se faisait gloire d'aller chasser sur la côte d'Asie au sortir du cirque, un caprice assez fréquent dans l'histoire des souverains de Byzance, l'a élevée jusqu'au trône. Soupçonnée déjà d'avoir fait périr Romain II par le poison, elle a bientôt pris en aversion ce second époux, austère et inflexible, âgé aujourd'hui de cinquante-sept ans. Rêve-t-elle le rôle politique de Théodora, sortie comme elle des bas-fonds de la société byzantine? Craint-elle pour ses enfants, les futurs empereurs Basile II et Constantin VIII, que Nicéphore, qui est sans postérité, protége et honore comme les futurs héritiers de l'empire? Quoi qu'il en soit, décidée à tout, l'impératrice s'entoure de mécontents, et au moyen de fréquents messages, trame avec Jean Zimiscès le complot qui doit donner l'empire à ce

traître, dont le premier soin, le but atteint, sera de se débarrasser d'elle et de ses complices.

Théophano arrache quelquefois à l'empereur des concessions imprudentes. Elle a obtenu récemment, à force de prières, que Jean Zimiscès fût autorisé à résider à Chalcédoine, en face de Constantinople.

La première quinzaine de décembre de l'année 969 va finir. Il y a trois mois, un moine, de ceux qui vivent solitaires, venu à Constantinople pour une assemblée de religieux, *un congrès d'anges* (style du temps)[1], a remis à l'empereur un écrit portant ces mots : « Je ne suis qu'un ver de terre ; pourtant la Providence m'a donné mission de t'avertir que tu périras trois mois après septembre. » Ce moine n'a pu être retrouvé. Sa prédiction paraît avoir fortement impressionné Nicéphore qui, depuis ce moment, a redoublé de jeûnes et de prières.

C'est demain jour de fête. Il y aura cérémonie religieuse à Sainte-Sophie, et banquet au palais impérial, où figureront, avec les principaux dignitaires, les ambassadenrs sarrazins et bulgares, arrivés à Constantinople durant une des courtes

1. Synaxis angelorum.

trêves de la guerre éternelle que leurs nations entretiennent contre l'empire. Ce jour appartiendra donc tout entier au cérémonial, la plus obéie des lois de l'époque.

De bonne heure, le grand chambellan rappelle à l'empereur la solennité du jour, et lui demande s'il daignera assister à la procession[1]. Il transmet immédiatement sa réponse affirmative à l'acolouthos des varangiens et aux commandants des autres corps de la garde, ainsi qu'aux deux démarques ou chefs civils nommés à l'élection, des factions bleue et verte, tous réunis dans l'antichambre. Ces deux derniers ordonnent à leurs appariteurs d'avertir le peuple. Des hérauts parcourent la ville, prescrivant d'arroser d'eau de senteur les rues que le cortége doit traverser, de les parsemer de laurier et de fleurs odoriférantes ; de tendre à l'extérieur des maisons les grands tapis de Babylonie chargés de figures d'hommes et d'animaux ; d'exhiber sur les balcons les objets précieux de chaque famille, vases d'or et d'argent, candélabres, cassolettes à parfums. De bon matin, car la procession commence à huit heures, les différentes corporations se rangent en double haie depuis

1. Constantin Porphyrogénète. *De Cerimoniis*, t. I, chap. I à L, édition de Bonn.

le grand palais impérial jusqu'à Sainte-Sophie. Comme l'empereur doit être acclamé six fois durant ce trajet, les factions bleue et verte, formant une sorte de garde nationale byzantine, armée d'un petit bouclier et de lances très-courtes, se divisent en sections pour donner la réplique à leurs crieurs respectifs, lorsque ceux-ci, sur le Κέλευσατε (s'il vous plaît) du grand chambellan, les inviteront à acclamer l'empereur avec ensemble. Entièrement rasés, les cheveux courts, vêtus de robes de laine noire, et coiffés de bonnets de feutre coniques, ces soldats-citoyens, d'un aspect peu martial, ont pour chefs militaires deux officiers de la garde impériale nommés par l'empereur, et qualifiés, on ne sait trop pourquoi, de démocrates.

Cependant, dans le cubiculum du palais sacré, les chambellans procèdent à la toilette du monarque. On le dépouille de sa courte tunique de pourpre (sagum), pour l'habiller d'un dibetesium vert et or, tunique dont les manches tombent jusqu'aux talons, et qu'il porte ouverte et sans ceinture, de façon à conserver les mains libres. Pardessus, il revêt la schlamyde de pourpre, ample pallium romain agrafé à l'épaule droite par un nœud de pierreries. Sur une plaque en or, fixée à

la manche droite, est ciselé le portrait de l'empereur son prédécesseur. Il chausse les brodequins de pourpre, et les chambellans lui ôtent sa tiare blanche pour poser sur sa tête une des nombreuses couronnes dont il a le choix, le stemma, grand bonnet pointu dont la soie disparaît presque sous les perles et les diamants. Un cercle horizontal et deux arcs d'or forment la couronne surmontée d'une croix. Pendant que s'accomplit ce dernier acte de la toilette impériale, les chambellans eunuques forment un cercle impénétrable autour de Nicéphore, car l'étiquette byzantine défend expressément à l'empereur de se laisser voir sans coiffure à tout homme *ayant de la barbe au menton.*

Ainsi paré, Nicéphore, précédé du maître des cérémonies et des silentiaires, leur verge d'or à la main, sort du palais sacré. Des spathaires portent son bouclier et ses armes. En passant devant l'oratoire de Saint-Étienne, le premier martyr, il s'incline profondément. Parvenu dans la salle du chrysotriclinium que décore la statue d'argent du Sauveur, il fait, à genoux, sa prière accoutumée, et, traversant les jardins et les galeries de la Daphné, acclamé et salué par les courtisans qui l'attendaient, il arrive enfin dans la cour de la Chalké. C'est là qu'il ceint son glaive, et monte un

cheval arabe dont la housse dorée étincelle de pierreries. Les jambes et jusqu'à la queue de ce noble animal sont ornées de bandelettes.

Le cortége se forme devant la cour. Le protostrator et le comte de l'étable se rangent à cheval à la droite et à la gauche de l'empereur. Suivent à cheval les hauts dignitaires, patrices, sénateurs, magistri, logothètes, stratèges, en manteaux de soie et en bonnets brochés d'or. Des détachements des divers corps de la garde, en uniforme de parade, servent d'escorte. Voici d'abord, les varangiens, mercenaires scandinaves, allemands, anglo-saxons au service de l'empire.

Ces redoutables fantassins, terreur de la populace byzantine, sont armés de cimeterres recourbés et de grandes haches à deux tranchants entre lesquels s'élève une pointe d'acier. Leur léger casque d'argent a pour cimier un dragon la gueule entr'ouverte. Par-dessus leur justaucorps rouge, flotte un manteau à longues soies imitant la peau d'ours, et les cordons en réseaux de leurs sandales s'agrafent autour de leurs jambes nues au moyen d'une pièce d'or au coin de l'empereur. Parmi eux figurent quarante Hongrois, prisonniers de guerre, que Nicéphore, qui se connaît en braves, a mis au nombre de ses gardes. Les autres

détachements se composent de cavaliers : spathaires, spatharocandidats en tuniques rouges avec de larges épées et de petites haches ; protospathaires eunuques en scaramangium (manteau carré) vert et rose, coiffés de mitres, la hallebarde à l'épaule et montés sur des chevaux cataphractes. Un collier d'or brille à leur cou. Moins favorisés, les protospathaires *à barbe*, armés et équipés de même, ne portent point de collier.

Précédé par les maglabites qui lui ouvrent le passage à coups de fouet, par des hérauts et des coureurs portant des palmes, le cortége impérial se met en mouvement, s'interrompant dans sa marche par des génuflexions devant les églises et devant les images des saints placées dans les rues. Il s'engage dans la haie formée par les miliciens. C'est la faction bleue, aujourd'hui la plus rapprochée du palais, qui aura l'honneur d'offrir au monarque l'hymne de félicitations acheté à bas prix d'un poëte de cour. Disons en passant que dans l'interminable hiérarchie des gens attachés au palais, ces poëtes officiels occupaient le dernier rang et le méritaient peut-être. Le maître des cérémies conduit à Nicéphore le démarque des bleus, qui se prosterne, baise les pieds de l'empereur et lui présente le poëme acheté. L'empereur, sans le

lire, le remet au grand chambellan. Alors, sur le ton donné par ses crieurs, la faction bleue acclame l'empereur : « Longs jours au serviteur de Dieu, « la gloire et la joie du monde ! » Le cortége reprend sa marche, et fait trois génuflexions en passant devant l'église des Saints-Apôtres, où commence la haie formée par les miliciens verts. Ceux-ci acclament l'empereur trois tons plus bas que les bleus (ainsi l'exige le cérémonial) : « Dieu te con- « serve longtemps, Seigneur, pour la gloire de la « pourpre impériale ! » Enfin, Nicéphore arrive devant la sixième et dernière section des miliciens, qui l'acclame trois tons plus bas encore que la section précédente. Puis, le peuple en masse entre en scène, et à trois reprises différentes acclame l'empereur, demandant des courses au cirque pour le lendemain. Nicéphore les octroie gracieusement, et l'étendard impérial, hissé immédiatement sur le faîte du grand cirque, annonce cette heureuse nouvelle à toute la ville.

On est arrivé à Sainte-Sophie. Le patriarche reçoit l'empereur devant la grande porte de bronze semée de croix d'argent, et quand ces deux représentants de la divinité se sont réciproquement salués et adorés, l'empereur est introduit dans le temple et l'office divin commence. A certaines

paroles du chant sacré, le monarque change de vêtements et de coiffure, toujours protégé contre les regards profanes par un rideau impénétrable d'eunuques. Quand il a reçu du patriarche le pain bénit, il lui remet en échange l'apocombium, petit sac de soie rempli d'or. C'est un présent que l'empereur ne manque jamais de laisser dans les églises et dans les monastères où il se rend solennellement.

La cerémonie religieuse terminée, le cortége retourne au palais dans le même ordre, et salué par les mêmes acclamations. Le grand portail d'airain de la Chalké s'ouvre devant l'empereur. Lui seul peut le franchir à cheval, privilége dont jouissent pourtant aussi (mystères de l'étiquette !) les chasseurs de léopards quand ils amènent leur prise, et les porteurs de glaces qui approvisionnent la cour.

Rentré au palais sacré, Nicéphore en fait fermer les portes par le grand pappias ou chambellan portier, et dépouille ses habits d'apparat pour se reposer un instant. Dans l'antichambre, les chambellans qui, à Byzance, devaient joindre à leurs autres talents celui de chanter, chantent à tue-tête : « Que ton retour soit béni de longues « années encore ! »

L'impératrice Théophano a eu sa part des adorations officielles. Elle a tenu sa cour féminine, car dans cette société gréco-orientale, le mélange des sexes qui donne tant de grâce et de variété aux cours des autres souverains chrétiens, paraîtrait scandaleux.

Théophano, assise sur un trône d'or, derrière lequel se tenaient debout des protospathaires eunuques, serrée dans une étroite gaîne dorée, roide comme une chape, recouverte d'un manteau large et court, constellé de pierreries, coiffée d'un diadème carré à trois rangs de perles, a vu d'abord défiler devant elle les courtisans sans *barbe ;* puis, elle a reçu les hommages et les baisers des femmes qui ont leur entrée au palais : patriciæ à ceinture, magistrisses, sénatrisses, préfètes des thêmes, candidates, spatharocandidates, comitisses, scribonisses, anthypatisses, vestitorisses, etc., épouses ou veuves de dignitaires et de fonctionnaires, toutes annoncées, ainsi que cela se pratique encore dans certains pays de l'Europe, par le titre de leurs époux.

Tout s'apprête cependant pour le festin qui doit clore la solennité du jour. Les convives du plus haut rang ont été invités la veille, les autres le matin même, conformément aux prescriptions du

Klétorologion, ou art d'inviter[1]. On voit arriver successivement aux portes du palais les ambassadeurs étrangers, les *amis* bulgares et sarrazins, ainsi que le livre des cérémonies ne manque jamais de les désigner d'un ton de tendresse légèrement ironique. Le Bulgare aux cheveux ras, à la courte tunique, aux larges pantalons orientaux, barbare mal dégrossi, porte autour du corps en guise de ceinture, une chaîne de bronze. Les ambassadeurs du khalife, coiffés de turbans de mousseline, sont vêtus de robes bariolées de blanc et de noir, avec de petites fleurs tissues d'or. L'élite de la noblesse administrative qui forme l'aristocratie de l'empire, les dignitaires nobilissimes, florentissimes, clarissimes, éminentissimes, très-illustres, très-glorieux, très-magnifiques, venus à cheval, ou dans de grands chars à quatre chevaux, incrustés de lames d'or et d'argent, sous l'escorte d'eunuques et de bravi, commencent à remplir la salle d'attente. On y remarque aussi des évêques, des prêtres, des moines à la courte robe de bure, des professeurs de l'Université de Constantinople, qualifiés officiellement des titres pompeux d'archi-savants, archi-médecins, iatro-

1. *De Cerimoniis*, t. I, p. 703, édition de Bonn.

sophistes, princes des rhéteurs, consuls des philosophes, etc. ; des représentants des villes commerçantes italiennes ; de très-discrets avocats de l'amplissime prétoire, des notaires, des directeurs d'hôpitaux et d'orphelinats, car toutes les notabilités de la capitale figurent tour à tour aux banquets impériaux ; au festin de la Noël, une table de douze places est même réservée aux pauvres, « aux frères en Jésus-Christ » ; tous ces personnages portent par-dessus leurs habits de gala un *surtout* qui joue un rôle particulier pendant le festin comme nous le verrons tout à l'heure.

Dans la salle du banquet, de grands candélabres d'argent qu'on vient d'allumer, car la nuit approche, pendent aux chaînes de même métal qui relient les colonnes de marbre de Thessalie. Le plafond doré d'où se détache une treille sculptée, les murs revêtus de mosaïques représentant des arbres, des fleurs et des fruits, le sol pavé de marbres précieux, forment un ensemble éblouissant. A l'extrémité, en face de la porte principale, une table dite *apocoptique*, ou séparée, en forme d'hémicycle, est destinée à l'empereur qui y siégera avec les convives du plus haut rang sur un divan à douze places, « comme Jésus-Christ au milieu des douze apôtres. » Trois marches de porphyre

rouge y conduisent. Devant l'hémicycle, sont disposées parallèlement, à droite et à gauche, dix-neuf tables accompagnées de divans à douze places, établies de façon qu'aucun convive ne tourne le dos à l'empereur. La vaisselle est d'or, mais on mange avec les doigts et couché, *more antiquo.*

Un voile de pourpre sépare la salle d'attente de la salle du banquet, où sont déjà installés les uns à droite, les autres à gauche de la table impériale, les chanteurs apostolites (ceux de l'église des Saints-Apôtres), et les hagiosophistes (ceux de Sainte-Sophie) avec des orgues d'or et d'argent. L'empereur entre dans la salle. Le voile de pourpre est levé, et à l'aspect du monarque, les convives se prosternent la main devant les yeux, comme éblouis par ce soleil vivant. Dès que l'empereur arrive près de l'hémicycle, le maître des cérémonies enveloppant sa main d'un pan de sa robe, car l'étiquette défend de présenter la main nue au souverain, la lui offre pour l'aider à monter les trois marches qui conduisent au divan impérial. A chaque marche, il prononce ces mots : « Serre fortement gracieux seigneur ! »

Nicéphore en dibetesium de pourpre et en tiare blanche, a pris place ; un fonctionnaire tout spécial, l'artoclin (coupeur de pain), invite à haute

voix chaque convive à entrer dans la salle et lui indique, d'un geste gracieux, la place qu'il doit occuper, selon son rang. Comme le nombre des conviés s'élève à près de trois cents, on voit que la mission de l'artoclin exige beaucoup d'activité et une connaissance approfondie du cérémonial.

L'empereur promène ses regards sur l'assemblée. Son visage est triste et sévère. Il n'y a pas deux heures qu'un prêtre du palais a trouvé et lui a remis un écrit d'une main inconnue, le prévenant qu'on doit l'assassiner cette nuit, et le conjurant de faire fouiller le gynécée. Dans une cour où pas une année ne s'écoulait sans conspiration, de pareils avis devenaient si fréquents qu'ils perdaient presque de leur importance. La recherche dirigée par le préfet du palais, qui problablement appartient au complot, est restée vaine. Nicéphore rapproche ce dernier avis de la prédiction faite il y a trois mois par l'ermite. Il y croit peut-être, car il est superstitieux, mais le trouble n'a pas envahi son âme. Les assistants prêts à acclamer un nouveau maître, et dont plusieurs sont initiés à ce qui se prépare, peuvent lire sur le visage de ce soldat une sorte de dédain intrépide. Quant à eux, leurs gestes convulsifs, leurs traits contractés, leurs regards obliques, ne trahissent

que trop un état social douloureux, d'une terrible instabilité, et contrastent sinistrement avec la pompe qui les entoure.

Tout étant prêt, Nicéphore fait signe aux chanteurs de commencer l'hymne composé en son honneur pour la circonstance. On a vu parfois des empereurs, armés du bâton du chef d'orchestre, battre la mesure à table, pendant qu'on chantait l'hymne composé par eux-mêmes, mais Nicéphore n'est pas un dilettante comme Léon l'Arménien, un poëte comme Théophile. L'hymne s'exécute avec accompagnement d'orgue. Les convives se prélassent sur leurs lits, mais pas pour longtemps, car, dès que les chanteurs ont entonné la strophe qui appelle la bénédiction du ciel sur l'empereur, tout le monde, à l'exception des ambassadeurs étrangers se lève et ôte son surtout. Le chant fini, chacun réendosse le surtout et se recouche.

On apporte le premier service : viandes froides, jambons, saucissons fortement assaisonnés d'huile, d'ail et d'oignon, ce qui faisait dire à l'évêque Luitprand, ambassadeur de l'empereur Othon, que les Byzantins commençaient leurs repas comme des ivrognes[1]. Les plats, de très-grande

1. *Luitprandi legatio*, reproduite dans l'édition de Bonn du Leo Diaconus, p. 343 à 373.

dimension, posés sur de petits wagons, sont roulés jusqu'à la table impériale, et placés d'abord devant l'empereur qui ordonne ensuite de les porter sur les autres tables. A ses favoris et aux invités de haut rang, il envoie, par un serviteur *ad hoc*, le *terpnos* (l'agréable), des portions puisées de ses mains dans le plat impérial. Le monarque on le voit, n'est pas oisif à table ; ses invités ne le sont guère davantage, car dès que l'*agréable* est en mouvement pour porter aux privélégiés leur pitance, chacun se lève et ôte son surtout. Le terpnos revenu à sa place, on revêt de nouveau le surtout et on se recouche. Puis, comme le festin du jour doit être « incomparable et varié », un colonel des gardes du corps, et le démarque des bleus, chacun à la tête d'un détachement, entrent dans la salle. Le colonel reçoit un hymne à la louange de l'empereur, et ses soldats le chantent, toujours avec accompagnement d'orgues. Enfin, le colonel, le démarque et leur troupe se mettent à danser une sorte de pyrrhique d'un caractère grave, renouvelée des anciens Grecs. Après cet entr'acte, le chambellan de service lève la main et les danseurs disparaissent.

Les wagons chargés des rôts et des plats chauds font leur entrée. L'agréable recommence ses cour-

ses pendant qu'un moine lit à haute voix une homélie de saint Chrysostome à laquelle les *amis* bulgares et sarrazins ne comprennent pas grand chose. Puis, debout, et sans surtout, on boit à la santé de l'empereur avec du vin de Naupacte; il faut dire, à ce propos, que le cérémonial règle jusqu'au nombre des rasades qui seront versées aux convives.

Le second service est enlevé. Les assistants se lavent les mains avant le dessert, composé de gâteaux, de tourtes au miel, de sucreries et de fruits contenus dans d'énormes cratères d'or (ou dorés), que des machinistes spéciaux hissent jusqu'à la table impériale à l'aide de courroies attachées à à leurs anses. Le dessert amène des divertissements impatiemment attendus des convives. Des hommes vêtus de peaux de bêtes, et portant des masques effrayants, figurant les Goths d'Alaric qui avaient laissé un long souvenir de terreur dans les populations grecques, aujourd'hui passés à l'état de croquemitaines, frappant leurs boucliers de leurs piques, exécutent ce que le livre des cérémonies appelle le *Jeu gothique*, danse accompagnée de gestes féroces et de chansons hurlées en argot barbare. Après eux, des équilibristes, des faiseurs de tours de force, excitent l'admiration de l'as-

semblée échauffée par le vin de Chio. Un homme d'une taille gigantesque ploie comme un arc une épaisse barre de fer. Un Arabe place sur sa tête une perche de vingt-quatre pieds de long ; à chaque extrémité se tient debout un enfant vêtu seulement d'une ceinture. Des Indiens montant sur les épaules les uns des autres forment une pyramide humaine. Puis, le fourrier impérial donne le signal du départ. Les convives guidés par lui, défilent devant l'empereur, et sortent par la porte opposée. La comédie est finie; le drame va commencer.

Le troisième grand cubiculum du palais sacré, voisin d'un poste d'eunuques, sert de chambre à coucher à l'impératrice Théophano. Une porte d'ébène incrustée de pierreries, donne accès dans cette salle, aux sept colonnes de marbre, appelée μουσίκον comme donnant l'idée d'une harmonie figurée, d'une musique visible. Au milieu du pavé de mosaïque à fond d'or, s'étale un paon aux longues plumes bigarrées inscrit dans un cercle de marbre blanc. Hors du cercle, quatre petits ruisseaux imités avec du marbre vert de Thessalie, semblent couler vers les quatre coins de la chambre. Entre les ruisseaux sont figurés quatre aigles prêts à prendre leur vol. L'un des murs porte

l'image en mosaïque de Nicéphore et de Théophano couronne en tête, et en costume impérial. Les autres parois, couvertes d'arbres, de fleurs et de fruits, forment un jardin créé par l'art. Du plafond doré, se détache la croix du Sauveur, en cristal, entourée d'étoiles. Autour de la croix, l'empereur et l'impératrice sont encore représentés dans l'attitude de la prière. C'est là, que la tête couverte d'une résille d'or, et vêtue d'un manteau de soie violette où sont brodés des anges, la veuve de Romain II, assise sur un siége d'ivoire aux formes bizarres et contournées, prépare la mort de son nouvel époux.

Des femmes, des eunuques entrent et sortent; des signes mystérieux sont échangés. Déjà, quelques hommes dévoués à Jean Zimiscès, et envoyés par lui, ont pu, déguisés en femmes, se cacher dans le gynécée. Mais ces instruments du meurtre ne l'accompliront que si le nouveau maître qu'ils veulent donner à l'empire les anime et les rassure par sa présence ; il doit venir, viendra-t-il? et s'il vient, pourra-t-il à son tour, à cette heure avancée de la nuit, pénétrer dans le palais [1] ?

Il faut cependant endormir les soupçons de Ni-

1. Leo Diaconus. Chap. v, p. 86 à 92, édition de Bonn.

céphore. Théophano se rend, comme d'habitude, dans la chambre de l'empereur. Des filles de chefs bulgares, fiancées à des princes byzantins, viennent d'arriver à Constantinople. Elle va, dit-elle à Nicéphore, s'occuper de ces étrangères quelques instants. Qu'il laisse ouverte la porte du cubiculum : elle reviendra bientôt auprès de lui. L'empereur fut-il dupe de cet artifice? qui le sait? Rassuré peut-être, mais toujours prêt à regarder en face la mort, si souvent bravée dans les marécages du Danube et dans les déserts de la Syrie, de plus en plus détaché d'un monde d'imposture et d'abjection, ce vaillant homme qui était un juste, s'absorba longtemps dans la lecture des saintes Écritures. Vaincu enfin par le sommeil, il s'enveloppe dans le manteau du moine Michel, son oncle, mort en odeur de sainteté, et dont il vénère profondément la mémoire, puis il se couche, comme il le faisait souvent, sur une peau de tigre, étendue par terre, au-dessous des images du Christ, de la Vierge et du Précurseur.

Le gnomon a indiqué la cinquième heure de la nuit. Un vent violent soulève les vagues de la Propontide, le froid est vif, il neige. Jean Zimiscès parti de Chalcédoine avec trois hommes sur une petite barque, aborde enfin derrière le palais,

près d'un groupe de marbre représentant le combat d'un taureau et d'un lion. Un des conjurés placé en vigie sur le toit du palais les a aperçus. Le signal convenu se fait entendre, et au moyen d'une échelle de corde jetée de l'appartement de l'impératrice, les assassins du dehors vont rejoindre leurs émissaires. Après avoir réussi contre toute espérance dans cette entreprise d'une fabuleuse audace (le palais, il est vrai, est plein de traîtres), ils entrent l'épée à la main avec leurs complices, dans le cubiculum impérial. Le lit est vide. Atterrés à cette vue, et songeant à l'impossibilité de fuir, ils se troublent; mais un eunuque entre et leur montre du doigt, dans un coin de la chambre, l'empereur endormi sur sa peau de tigre. L'un deux, Léon Balantès, le frappe de l'épée au visage. Nicéphore, réveillé en sursaut et tout sanglant, s'écrie : « Sainte Vierge! viens à mon aide! » Zimiscès qui s'est assis sur le lit, fait traîner l'empereur devant lui, et l'accable d'invectives, auxquelles Nicéphore ne répond que par de nouvelles invocations à la Vierge et aux saints. Les conjurés s'acharnent sur l'infortuné : on le meurtrit du pied; on lui arrache la barbe; on lui brise les dents avec le pommeau des épées avant de lui porter le dernier coup.

Cette scène a duré assez longtemps. Des rumeurs vagues font soupçonner aux serviteurs restés fidèles le péril de leur maître ; ils accourent. Les varangiens qui montent la garde aux portes du palais sacré, se précipitent la hache à la main dans l'espoir que l'empereur n'a pas encore succombé. On pourrait croire tout perdu pour les conspirateurs, quand, sur l'ordre de Zimiscès, l'un d'eux montre aux survenants la tête de Nicéphore. A cette vue, les soldats mercenaires s'arrêtent ; hommes d'une autre race, animés d'un sentiment d'honneur militaire tout à fait éteint chez les Grecs du Bas-Empire, ces guerriers du nord, haïs d'un peuple qu'ils méprisent, savent que maintenant tout est terminé, que personne ne les suivra s'ils cherchent à contrarier une révolution déjà faite ; ils auraient vaillamment défendu Nicéphore, ils ne le vengeront pas. Jean Zimiscès, qui a déjà chaussé les brodequins de pourpre, est acclamé par ses complices et par la foule qui a envahi le palais. Byzance a changé de maître !

Le corps mutilé de Nicéphore, précipité d'une fenêtre dans le jardin du palais, est resté gisant sur la neige toute la journée du lendemain.

Si le cérémonial byzantin offrait presque toujours quelque chose d'abject avec une nuance de

grotesque, il se retrouvait dans les funérailles; simple et grand, en harmonie avec la majesté de la mort[1]. Les portes de Constantinople étaient fermées : sur un lit de parade appelé « lit de douleur, » dressé dans la splendide salle de banquet que nous avons décrite, on transportait le cadavre impérial couronné, la figure découverte et fardée, vêtu du dibetesium et de la schlamyde d'or. Il y demeurait exposé quelque temps à la vénération de ses proches et des habitants du palais qui, assistés du patriarche, venaient pleurer et prier autour de lui. Quand le maître des cérémonies, s'adressant au défunt, avait prononcé trois fois ces paroles : « *Sors, Basileus ! le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs t'appelle !* » le corps, enlevé par les cubiculaires, était déposé de nouveau dans le vestibule de la Chalké. — C'était le tour des patrices, des sénateurs, des magistri, de tous les hauts dignitaires qui, vêtus de noir, se présentaient dans l'ordre prescrit, pour le saluer et le baiser sur les joues. Le maître des cérémonies répétait trois fois son appel funèbre, et le corps, enlevé par les protospathaires de la garde, était porté, à travers la foule, dans l'église des Saints-Apôtres. Après l'office des

1. *De Cerimoniis*, t. I, p. 275; t. II, p. 644, édition de Bonn.

morts, le maître des cérémonies s'adressait une dernière fois au défunt dans ces termes : « *Entre, Basileus! le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs t'appelle! ôte la couronne de ta tête!* » et la couronne, remplacée par un simple bandeau de pourpre, était déposée avec le corps de l'empereur, dans le cercueil orné de pierreries que l'on plaçait dans un des sarcophages de marbre et de porphyre toujours prêts dans l'héroon, caveau de l'église des Saints-Apôtres. Neuf jours plus tard, on célébrait avec une pompe extraordinaire un nouveau service religieux où figuraient, avec le patriarche et le clergé de Constantinople, tous ceux qui, dans les pays rapprochés de la capitale, appartenaient « au sacré catalogue, » tous les citoyens du ciel revêtus de l'habit des anges, comme on les appelait en style du temps ; les évêques, les moines venus aux frais du nouvel empereur, de toutes les villes voisines, de l'Athos, des Cyclades, de l'olympe de Bithynie, de la vallée du Méandre, « cette nouvelle Palestine, » etc. ; Sainte-Sophie, la plus vaste église de la chrétienté, ne suffisait pas à les contenir.

Bien souvent déjà, quand la fin tragique d'un souverain n'était que le secret de quelques-uns, on avait vu la pompe de ses funérailles déshonorée

par la présence de ses meurtriers. Ce dernier outrage sera du moins épargné à Nicéphore : le crime est trop patent, le corps mutilé parlerait trop haut « par la bouche de ses blessures. » Il faut cependant se débarrasser de ces restes importuns : un brancard est improvisé avec des morceaux de bois ramassés çà et là, et la nuit venue, le corps de Nicéphore, transporté dans l'église des Saints-Apôtres, y reçoit la sépulture impériale. Il reposera en paix dans ce Saint-Denis des empereurs byzantins, jusqu'au jour où les soldats de l'Occident (des Croisés !) viendront briser les tombes pour chercher de l'or.

EUDOXIE

On trouve partout à Constantinople la trace de Justinien. Les colonnes triomphales, les statues orgueilleuses, les fresques de l'Augustéon et du grand palais représentant les victoires sur les Goths et les Vandales; le faubourg de Sykæ ceint de murailles et rattaché à la ville par un pont; les innombrables églises et monastères bâtis ou restaurés; les bains du Dagisthée, la citerne de la basilique Illus, tout, depuis Sainte-Sophie, la merveille du règne, jusqu'aux jetées gigantesques poussées en avant de l'Euxin « pour dompter la puissance de la mer par celle de l'or, » raconte la longue histoire de ce Louis XIV byzantin, majestueux et solennel, habile à employer et à contenir une foule d'hommes de mérite, persécuteur d'hérétiques, dominateur soupçonneux et hautain asservi à une femme.

Parmi les monuments de Justinien destinés à

l'agrément de la capitale, aucun n'est plus populaire que le vaste portique maritime attenant aux thermes d'Arcadius, non loin de la porte Barbara[1] et de l'église de Sainte-Agathonique. Au milieu, se dresse la statue dorée de Théodora, sur une colonne de porphyre rose. C'est sur ce rivage qu'elle aborda, encore enfant, avec sa pauvre famille, pour entrer dans la ville où l'attendait une destinée si extraordinaire. Des colonnades de marbre de couleurs éclatantes, surmontées d'un toit, forment plusieurs carrés. Le pavé de marbre poli réfléchit l'éclat du ciel et de la mer, paisible ici comme un lac et dont les flots viennent baigner le pied des constructions. Le soir, les longues avenues de colonnes, décorées des plus nobles statues de la Grèce, se remplissent du murmure d'une foule bariolée qui vient chercher la fraîcheur. Le soleil a disparu derrière la Corne d'or. Sur la côte d'Asie, restée lumineuse à demi quand la rive opposée a déjà pris des teintes sombres, des jeunes filles couronnées de fleurs dansent en se tenant par la main. La nuit tombe. Des barques glissent sur les vagues phosphorescentes, jetant aux échos les accords de la cithare et les chansons ioniennes. C'est comme

1. Top Kapou.

un rêve de l'antique Hellénie. Assis sur des siéges de marbre, au pied des images des Dieux, le Grec du Bas-Empire redevient pendant quelques heures un adorateur du beau, un enfant joyeux et libre.

Le palais d'Eudoxie est voisin du portique de Justinien.

Eudoxie, nièce de l'impératrice, a épousé un général khazar déjà âgé et jargonnant à peine le grec, mais très-influent dans l'armée et qu'on voulait s'attacher. Ce vieux brave guerroie presque constamment près du Danube ou sur la frontière syrienne ; il a pour sa femme une admiration mêlée de crainte. Cette nature délicate et subtile lui impose. Dans son demi-veuvage, Eudoxie jouit donc d'une entière liberté, car les femmes du grand monde s'affranchissaient aisément des habitudes de réserve et de réclusion presque orientales qui régnaient chez la population féminine de Constantinople.

On voit partout Eudoxie : au sortir d'une pannychis à Sainte-Sophie ou au Pantocrator, elle ne prend pas le temps de dormir pour assister, à demi couchée dans sa litière dorée, à une revue de troupes au Stratégion. Les courses de l'hippodrome et du cirque de Saint-Mamas, les combats de bêtes du Cynégion, les acrobates et les pantomimes, qui

passionnent aujourd'hui la fashion byzantine, n'ont pas de spectatrice plus assidue; elle est de tous les festins de dames donnés par l'impératrice. Pendant les grandes chasses d'automne, elle suit la cour dans les forêts de la Bithynie, et campe sous la tente, à la mode orientale ; tous les ans, avec un nombreux cortége d'eunuques et de suivantes, elle se rend aux thermes de Pythia. Les malades et les ennuyés viennent en foule de Byzance dans cette ville d'eaux, à la mode depuis des siècles. Elle aime « ce vallon céleste, » où les sources jaillissantes d'eau chaude sont reçues dans des bassins de marbre et de porphyre, près du palais d'été bâti par Justinien et Théodora.

Les amies d'Eudoxie sont un peu choquées de sa préférence passionnée pour Comito la citharède.

Chanteuse et musicienne accomplie, Comito l'Athénienne continue brillamment à Byzance la tradition des Anthousa, des Libanie, des Glycérie ; vraie guêpe attique, comme dit Aristophane, son esprit est redouté. D'un christianisme tout superficiel, elle a le culte de l'antiquité, lit ses historiens, chante ses poëtes, et les images des dieux décorent son élégante demeure du Chrysobolanton. On voit que ces nobles figures ne sont pas pour elles de vaines idoles, et que, par une confusion

fréquente encore à cette époque, elle s'est créé un olympe à part où il y a place pour Athéné et pour la Panagia, pour les anges et les amours.

L'empereur apprécie le talent de Comito et s'entretient volontiers avec elle; peut-être même la citharède, très-recherchée du grand monde indigène et étranger, prompte à voir et à deviner, rend-elle au monarque plus d'un service secret. Voilà ce qu'on dit tout bas et ce qui achève de faire de Comito un personnage. Ses traits purs et réguliers deviennent radieux dans le sourire, mais ses yeux félins, d'un vert clair, insidieux et froids, inquiètent plus qu'ils ne charment ceux qu'attire sa beauté.

La princesse et la citharède sont assises sur des coussins de soie, dans la chambre d'Eudoxie, éblouissante comme le sanctuaire d'une panagia.

Un tapis large et long de 20 coudées, représentant un parterre dont chaque fleur est formée de pierres précieuses, couvre le pavé de marbre. Des colonnes d'onyx, entourées d'une vigne d'argent qui couronne de ses grappes des chapiteaux de même métal, soutiennent le plafond où courent des arabesques d'or entrelacées de fleurs blanches, vertes et noires ; le lit est d'or ciselé. Les plaques d'albâtre fleuri, qui servent de vitraux, jettent au

soleil des reflets roses ; un socle de marbre porte une statuette de Minerve d'ivoire et d'or. Près du lit est appliqué un grand crucifix de lychnite. Sur une des parois, un panneau de gypse montre l'image peinte de la patronne d'Eudoxie, longue figure aux yeux hagards et fixes, roide et sans mouvement dans ses vêtements aux plis serrés et parallèles, surchargés de perles et de cercles brodés.

Par-dessus sa robe bleue, Eudoxie porte un manteau de soie *prune de Damas*, semé de roses d'or ; les larges manches de la robe laissent voir ses bracelets chargés de perles et de cabochons. Dans son léger diadème en filigrane d'or sont enchassées des pierreries et des reliques. Comito, coiffée à l'antique et les cheveux tenus par un simple réseau, porte, sur sa tunique changeante d'un vert rose, une ceinture d'or incrustée d'émeraudes.

Les deux amies, qui doivent se rendre dans l'après-midi chez Ariane, riche veuve qui les attend pour les faire participer à une bonne œuvre, ont déjà causé un peu de tout : de la dernière conspiration ; d'une source miraculeuse qui a jailli il y a trois jours, près de la porte Barbara ; des mésaventures du cocher Porphyrion, battu aux dernières courses, et qui parle de se faire moine ; de la guerre qui se prolonge et du mari d'Eudoxie qui s'est ré-

vélé récemment par un superbe envoi d'esclaves et de butin ; elles ont essayé des bracelets et des parures. Eudoxie, un peu sang mêlé, à son grand désespoir (sa mère est Slave), et qui a pourtant des prétentions à la vraie beauté grecque, a fait remarquer plus d'une fois à Comitô que son visage n'est pas arrondi comme la face de lune des femmes d'Assyrie, allongé comme celui des femmes scythes, mais qu'il rappelle les traits de sa statue de Minerve.

Une esclave, après avoir chuchoté quelques mots à l'oreille d'Eudoxie, qui fait un signe d'assentiment, donne entrée à un jeune homme de très-haute taille, aux sourcils épais, aux yeux bleu-clair légèrement bridés. — Sous son nez épaté se hérissent d'énormes moustaches. Ses cheveux sont ras, sauf deux longues tresses qui pendent à droite et à gauche ; il porte un bonnet de fourrures et des pendants d'oreilles formés de deux longues perles séparées par une escarboucle ; un manteau blanc flotte sur ses larges épaules ; il est chaussé de tzangæ, bottes de cuir montant fort au-dessus du genou.

Cet étranger, d'une physionomie triste et sauvage, est le prince Ygor, fils unique du dynaste ou chef russe de Kiev. Son père, devenu, après des guerres

sanglantes, l'allié de l'empire, et décoré récemment de la dignité de Magister, l'a envoyé à Byzance pour se former, un peu aussi pour servir d'otage. Ygor boit par tous les pores l'air énervant de cette civilisation. Somptueusement installé dans une villa du faubourg Saint-Mamas, où sont cantonnés ses compatriotes, il est déjà très-répandu à la cour et à la ville. Pressé de prendre rang parmi les dandys byzantins, il chasse au faucon, fréquente assidûment les théâtres de Constantinople et de Chalcédoine, et s'enthousiasme pour les histrions et les danseuses ; un moine lui apprend à lire et à écrire ; il commence à signer son nom, à épeler l'Évangile et le livre des Cérémonies, dont il veut introduire les règlements dans le palais de planches de son père. Son grec est fortement hérissé d'ancien nordique et de slave ; néanmoins, il fait dans cette langue des progrès surprenants. Baptisé il y a trois mois seulement, dans l'oratoire du Sauveur, il se pique déjà de théologie, et ce sont les solutions les plus subtiles que ce demi-barbare accepte le plus volontiers.

Ygor est grand admirateur d'Eudoxie qui se flatte d'avoir beaucoup contribué à sa conversion. Elle travaille de son mieux à le civiliser, l'initie aux raffinements de la toilette et aux délices culi-

naires de la capitale, et lui prodigue les ceintures brodées, les robes à personnages, les reliques de saints, cadeaux auxquels il riposte par des peaux de renard bleu et autres fourrures précieuses très-recherchées à Constantinople.

Le Russe n'est pas entré seul. — Il traîne comme son ombre un personnage fort alerte, répondant au nom de Polycarpe, et qui joue près de lui le rôle multiple de cicerone, d'interprète, de professeur, de parasite et d'espion. Attaché au bureau des barbares, Polycarpe, qui connaît leurs mœurs et leurs idiomes, est devenu l'inséparable d'Ygor, sur la recommandation du Basileus lui-même. Le Russe ne s'est pas mépris sur la vraie signification du personnage. Aussi fin que lui, il se promet d'en tirer parti à son tour pour s'instruire. Polycarpe, vrai *fa-tutto*, est homme à s'y prêter ; il promène le jeune chef dans tous les bons et mauvais lieux de Byzance, lui vante la force des remparts, les inépuisables ressources de l'empire. Ce matin même, il l'a accompagné au grand Stratégion où, trompé cette fois, Ygor a vu parader dix mille soldats armés à la légère, qui avaient déjà manœuvré devant lui l'avant-veille, équipés en hoplites.

La conversation s'engage, non sans quelque gêne de la part d'Ygor. Ce Scythe, habitué à chasser

l'ours et à s'enivrer jusqu'à tomber, se sent parfois déconcerté devant ces femmes d'une si exquise élégance. L'air bienveillant d'Eudoxie le rassure, mais les yeux troublants de Comito, qui a un secret dédain pour tout ce qui est barbare, lui causent un singulier malaise. Elle l'accable de questions sur les femmes de son pays, et le Russe ne se rappelle pas sans confusion les beautés aux yeux gris de fer, aux cheveux blanchâtres qui, chaussées de grosses bottes et englouties dans des sacs de fourrures, pataugent dans la boue glacée des rues de Kiev (si Kiev a des rues). Polycarpe, par son adroite intervention, fait valoir ses réponses et lui sauve plus d'un embarras. C'est surtout par ces petits services qu'il s'est rendu indispensable, car la grande préoccupation d'Ygor, depuis que le virus de la civilisation lui a été inoculé, est de se dépouiller de sa rouille barbare et de se montrer en tout un parfait gentleman.

Eudoxie, pour faire diversion, prie la citharède de chanter. Une grande lyre d'ivoire, incrustée d'opales, est apportée à Comito, qui la pose toute droite sur ses genoux, puis chante, en s'accompagnant, des vers de Paul le Silentiaire, où, sous l'inévitable afféterie, revit quelque chose de la tendresse et de la grâce ioniennes :

Ni la rose n'a besoin de couronnes, ni toi de voiles brodés ou de réseaux en pierreries. Les perles sont moins blanches que ta peau, et l'or n'ajoute aucun éclat à ta chevelure négligée. De l'hyacinthe indien jaillit un feu noir et charmant, mais moins vif que celui de tes prunelles. Tes lèvres fraîches, ta taille harmonieuse et divine, ont la puissance du ceste de Vénus. Ta beauté m'oppresse; seuls tes yeux me raniment parce que l'espérance y repose[1].

A ce morceau succèdent des odelettes d'Anacréon, et même un hymne de saint Grégoire réclamé par Eudoxie. Le chant fini, Ygor exprime comme il peut son admiration. Polycarpe renchérissant, compare l'artiste aux Muses et aux Grâces, jure qu'elle manie mieux que personne à Byzance l'aiguillon de la lyre et l'aiguillon d'Eros, et que le soleil n'égale pas en éclat sa chevelure dorée; lieux communs érotiques démodés, dignes d'un scribe comme lui, et que l'Athénienne accueille par un rire à belles dents.

L'heure est venue pour Eudoxie de se rendre chez Ariane. Elle propose au jeune Russe de l'accompagner. Il s'agit d'une bonne œuvre à laquelle un nouveau chrétien comme lui sera heureux de s'associer.

1. (*Anthol.*)

Avant de sortir, Eudoxie fait jeter sur son diadème un voile de gaze translucide. Un char doré, attelé de quatre mules blanches, attend devant le vestibule. Un esclave s'accroupit auprès ; Eudoxie et Comito posent le pied sur sa nuque, et, s'aidant du bâton terminé par une pomme d'or qui se dresse à la droite du char, elles montent suivies d'Ygor et de Polycarpe.

Le char s'arrête bientôt devant le palais d'Ariane, près de la porte Hypsomathia.

Ariane est une belle âme. Il y en avait quelques-unes à Byzance. Le sénateur son mari, soupçonné de complot sous le règne précédent, fut arrêté pendant la nuit et exécuté sans jugement. On confisqua ses biens. Une petite île de l'archipel reçut sa veuve, ses enfants et plusieurs membres de sa famille. Deux ans plus tard, l'empereur fut assassiné. Ariane reconquit son opulence et son rang ; mais ces tragédies ont laissé sur son visage des traces profondes. On oublie un instant les fourbes et les bêtes de proie, en contemplant ses traits souffrants, mais calmes, ses yeux sincères, toujours cléments pour le pauvre, pour la pécheresse et le proscrit. Dans sa demeure se succèdent les moines, les pèlerins et les calogries, qui viennent chercher des secours pour eux-mêmes ou pour les

indigents. Elle a fait revêtir de tuiles dorées le toit de l'église de Saint-Polyeucte. Si elle n'avait pas d'enfants, nul doute qu'elle ne laissât ses grands biens aux archanges ou à Jésus-Christ lui-même[1].

Ariane, en manteau de soie noire, la tête couverte d'un capuchon blanc fermé au cou par un bouton d'or et bordé d'une frange rouge, reçoit ses visiteurs dans son jardin et les conduit d'abord à la chapelle, dont la coupole écaillée d'or brille au milieu des cerisiers et des arbres de Judée. Cet oratoire a deux autels, l'un consacré à la Mère de Dieu, l'autre à saint Théodore. Entre chaque fenêtre est figuré un ange en robe blanche, nimbé; au-dessous, des fleurs fantastiques sortent de vases aux formes bizarres. Un reliquaire d'or renferme une plume tombée de l'aile de l'archange Michel. Après une prière, on arrive, par un sentier dallé de marbre et bordé de lauriers-roses, à un vaste espace circulaire dont le centre est occupé par une statue de saint Chrysostome, « ce soleil qui ne se couche jamais ». Des coqs de bronze vomissent de l'eau dans une phialé. Les arbres qui entourent le bassin sont dorés jusqu'à hauteur d'homme. Dans

1. C'était une forme fréquemment usitée pour les legs pieux Un comité de fonctionnaires civils et d'ecclésiastiques en faisait la répartition.

d'élégantes volières à barreaux dorés s'agitent des tourterelles de Numidie, des perruches et des ibis. Des paons sautillent sur le sable jaune.

Sous un berceau où la vigne s'entremêle à des buissons de roses blanches, des femmes esclaves en courtes tuniques aux larges manches, dressent une table d'argent marquetée de marbres précieux, et y posent des dattes, des figues, des gâteaux au miel, de l'eau glacée et du vin de Chio.

Autour de la table prennent place, avec les hôtes de la veuve, ses deux beaux enfants et leur oncle Pamphile, qui est aussi leur précepteur. Frère d'Ariane et enveloppé autrefois dans sa disgrâce, Pamphile, célibataire et grand dévot, s'est consacré tout entier à sa famille. Il passe pour fort savant et a eu le courage d'entreprendre une histoire du monde depuis la création jusqu'au règne de Justinien. Il y pose et y résout des problèmes qui nous embarrasseraient fort : Quel jour fut créé le ciel? A quoi Adam passait-il son temps dans le paradis terrestre[1]? Dans quelle proportion Sem, Cham et Japhet ont-ils peuplé la terre? Il est profond en zoologie mystique et connaît le sens symbolique de

1. La première heure il pensait au ciel; la deuxième aux anges; la troisième aux oiseaux; la quatrième aux animaux domestiques; la cinquième aux animaux sauvages, etc. (Cedrenus.)

chaque animal. Ces ridicules, qui n'en sont pas dans le milieu où vit Pamphile, n'empêchent pas cet excellent homme d'avoir des connaissances assez étendues, notamment en architecture. Il a fait bâtir la chapelle du jardin, et on lui doit le plan du monastère qu'Ariane se propose de fonder au lieu appelé Myriangeles, ou les dix mille anges, près de la source du Sangarius, avec le concours d'Eudoxie et d'autres âmes pieuses.

Après la collation, Pamphile déroule sur la table le plan tracé à l'encre rouge sur papier de soie. Le monastère aura une enceinte fortifiée, car les barbares poussent des partis jusqu'aux environs. Au milieu d'un préau planté de cyprès s'élèvera l'église principale. Une fontaine la séparera du réfectoire. Autour du cloître seront disposés la la salle du chapitre, la bibliothèque, les ateliers de travail, l'habitation de l'higoumène et la maison destinée aux hôtes. Le plan est approuvé après quelques observations de Polycarpe, et les visiteurs promettent de prendre part aux frais de cette pieuse fondation. Ygor fait grand plaisir à Ariane en s'engageant à expédier de Kiev, dès que le couvent sera bâti, deux jeunes Russes qui montrent de grandes dispositions pour la vie monastique.

Le soir est venu, et l'on se sépare. Comito est

attendue chez le préfet de la ville, qui donne un banquet à plusieurs ambassadeurs étrangers. Le Russe se rend avec Polycarpe dans sa villa de Saint-Mamas, où il reçoit à souper des compatriotes et plusieurs de ses amis byzantins. Ce sera un festin de cyclopes. On mangera du thon de Chalcédoine, des grues de Mélos, des petits poissons du Nil, vrais crocodiles en miniature, dont on vante les propriétés merveilleuses. Les vins de l'Archipel couleront à flots. Eudoxie se fait voiturer dans son palais.

Le lendemain matin, elle s'amuse à arranger dans de grands vases couleur de saphir avec anses de verre blanc, les fleurs que lui apportent de jeunes filles esclaves. Elle consulte tour à tour son miroir et la statue d'Athéné, pour se bien prouver sa ressemblance avec la déesse. Par la fenêtre entr'ouverte, elle contemple la mer rose sous le premier regard de l'Aurore, et la statue dorée de Théodora. Tout à coup, sa nourrice, dont elle a fait la surintendante de sa maison, entre avec une figure bouleversée, précédant un vétéran, écuyer de son mari, qui arrive de l'armée et demande à l'entretenir sur-le-champ.

Ce vétéran est porteur d'une nouvelle fatale. L'époux d'Eudoxie a péri victime d'un stratagème

de ces maudits Turcs. A la tête d'un escadron de cavalerie auxiliaire, il se disposait à charger ces Turcs en plaine, quand, tournant le dos brusquement, ils s'enfuirent dans la montagne. Les cavaliers descendirent de cheval pour les poursuivre. Les Turcs, après les avoir attirés un peu loin dans la montagne, revinrent dans la plaine par des sentiers détournés, et, montant les chevaux de leurs agresseurs, les chargèrent à outrance et les mirent en déroute. Le vieux général, atteint d'une flèche au flanc gauche, succomba un quart d'heure après, non sans avoir eu le temps de faire recommander à sa femme de fonder à son intention un *phrontisterion*[1] dans la vallée du Méandre. Ses soldats espéraient enlever son corps ; mais les damnés Turcs, qu'on croyait disparus, ont fait tout à coup un retour offensif qui ne l'a pas permis. Le vétéran rapporte à sa veuve son casque et son bouclier troué de coups de lance, sur lequel est peinte la naissance du Sauveur.

Eudoxie écoute impassible ce récit assez long. Après avoir improvisé quelques larmes, elle congédie l'écuyer et s'enferme avec Comito, qui est

1. Le sens littéral du mot *phrontisterion* est lieu où l'on pense, *pensoir*. On désignait ainsi les couvents des moines voués à la vie contemplative.

survenue à point nommé. La sinistre nouvelle se répand bientôt; des dames, des moines, des calogries, la bonne Ariane, le patriarche, l'impératrice elle-même, viennent tour à tour prodiguer leurs consolations à la veuve.

Quelques mois plus tard, Eudoxie devenue l'épouse du dynaste russe Ygor, qui a succédé à la principauté de son père et à la dignité de magister, part pour Kiev.

Ce mariage a surpris bien des gens. Quitter « l'astre des villes, l'œil du monde », pour le Paradis de neige de ce Scythe! voilà ce que les amies d'Eudoxie, et Comito la première, ne lui pardonnent pas. L'empereur, il est vrai, a désiré cette union pour fortifier son alliance avec des barbares redoutables. Le patriarche lui-même, malgré l'horreur de l'Église grecque pour les secondes noces, a fléchi dans cette circonstance. Il rêve pour Eudoxie le rôle de Clotilde chez les Francs, et attend de son mariage une ample moisson pour la foi orthodoxe.

Toutes ces raisons n'auraient pas triomphé d'Eudoxie, si elle n'avait éprouvé un attrait singulier pour Ygor.

Le sang slave qui coule dans ses veines a parlé, et les épigrammes de Comito n'ont fait

qu'accélérer la crise. Puis Eudoxie veut régner. Le trône de sapin de Kiev ne chancelle pas sur ses bases comme le trône d'or de l'empereur qui, en s'écroulant, emporterait la grandeur d'Eudoxie, réduite peut-être à revêtir « l'habit des anges ».

Le mariage a été célébré au Pantocrator avec une pompe extraordinaire. L'impératrice y assistait. Quelques jours après, Ygor est parti pour la Russie avec Polycarpe dont il ne peut plus se passer, et que l'empereur vient d'attacher à la cour de Kiev en qualité d'ambassadeur. Ils vont tout disposer pour recevoir dignement la princesse byzantine.

Le jour du départ d'Eudoxie est arrivé. Deux galères sont prêtes dans le port de Théodose. Dans l'une montent avec elle le patrice Bombylas, délégué par l'empereur pour l'accompagner, et l'évêque Athanase nommé métropolitain de Kiev. Ce saint prélat, « couronné des fleurs des quatre vertus cardinales », est suivi d'un nombreux état-major de prêtres et de moines. Dans l'autre galère prennent place des soldats d'escorte et une foule d'agents de la civilisation expédiés à Ygor : scribes, professeurs, peintres, architectes, parcheminiers, doreurs et mosaïstes, habiles à *faire jouer une église*, à la *brillanter*, etc.; parmi eux figure un

philosophe qui vient d'inventer un alphabet en trente-cinq lettres, à l'usage des Russes.

Eudoxie voulait emmener Comito, mais ses prières, appuyées de la perspective d'un mariage avec un vieux boïard fabuleusement riche, n'ont pu vaincre la résistance de la citharède.

Les applaudissements et les couronnes, les statues antiques, le soleil de Byzance, voilà ce que l'Athénienne n'échangera jamais contre les grossières délices du monde barbare. Les deux amies se sont séparées un peu mécontentes l'une de l'autre.

Les galères, sortant du Bosphore, entrent trois jours après dans la baie de Cherson, et déposent Eudoxie et sa suite près de l'embouchure du Dniéper. Une escorte envoyée par Ygor les attend avec des barques destinées à remonter le fleuve. La tâche est pénible, car à chacune des cataractes du Dniéper (il y en a neuf), il faut descendre et tourner l'obstacle en traînant les barques après soi. Les Petchenègues, pillards féroces, rôdent aux alentours, mais l'escorte imposante d'Eudoxie, et des présents semés d'avance ont écarté ces barbares. On fait halte deux jours dans une île du Dniéper, dont les habitants, encore païens, adorent un grand chêne et lui offrent des oiseaux en sacrifice. L'évêque Athanase et ses moines com-

mencent leur mission évangélique. Grâce à leur zèle et à quelques verroteries byzantines habilement distribuées par Eudoxie, plusieurs de ces sectateurs d'Odin renoncent aux idoles, et immergés dans l'eau glacée du Dniéper, en sortent chrétiens.

Dix jours après, Eudoxie qui expire de fatigue, approche enfin de Kiev. Polycarpe, dépêché à sa rencontre, lui annonce l'arrivée prochaine d'Ygor. Dans la plaine, devant la ville, on a construit une haute tribune en planches. Tout près s'élève une tente destinée à Eudoxie ; elle y entre avec le patrice Bombylas, et ne tarde pas à recevoir la visite de son mari.

Le soir venu, la princesse est conduite dans la tribune où d'épais rideaux de pourpre la dérobent à tous les regards. La petite armée d'Ygor, composée d'archers à cheval et de fantassins équipés à la byzantine, se déploie en face de la tribune, le prince en tête, monté sur un cheval arabe, présent du Basileus. A un signal donné, les rideaux de pourpre s'écartent. Des eunuques à genoux, invisibles pour la foule, tiennent des lampes qui concentrent leur lumière sur Eudoxie. Étincelante d'or et de pierreries, la croix grecque à la main, elle apparaît à ses nouveaux sujets comme la Panagia en personne.

Les trompettes et les cymbales font rage. L'armée et le peuple confondent leurs acclamations. Les poëtes du pays hurlent des vers à la louange des deux époux.

Le lendemain, entrée solennelle à Kiev, par le faubourg des Khazars ; cérémonie religieuse suivie d'une distribution de viande et de poisson au peuple ; grand festin chez Ygor, sur le modèle des banquets du palais impérial de Constantinople. Les jours suivants, les architectes choisissent l'emplacement d'une vaste cathédrale et de plusieurs monastères dont ils ont apporté les plans. L'évêque Athanase recrute des prêtres et des moines. Plusieurs boïards, jusqu'alors récalcitrants, reçoivent le baptême. Le philosophe ouvre une école. Polycarpe règle l'étiquette de la cour, organise une police et des bureaux. Les vieux pirates du Dniéper, les chasseurs d'aurochs à la barbe hérissée, regardent d'un air sombre cette nuée d'étrangers qui s'agitent autour de leur chef.

La civilisation byzantine et la foi orthodoxe, personnifiées dans Eudoxie, ont fait leur entrée au pays des Russes ; elles n'en sortiront plus.

L'EMPEREUR ET LE STYLITE

L'empereur a terminé ses matines. Les sénateurs et les *Processionales*, autres dignitaires destinés à grossir le cortége, qui, deux fois par jour, le matin et l'après-midi, vient en procession adorer le monarque, se présentent à la porte du palais, et sont introduits dans une salle d'attente.

Dès qu'il en a reçu avis, le grand pappias visite le palais, ouvre les appartements et place la clé de chaque chambre sur un siége à côté de la porte. En même temps, deux chambellans reçoivent du maître de la garde-robe une paire de brodequins rouges qu'ils posent sur un siége d'ivoire devant la porte du triclinium d'or. Sept heures sonnant, un eunuque frappe à la porte du triclinium ; à ce signal, les chambellans de service de nuit portent les bottines à l'empereur. Dès qu'il les a chaussées, il entre dans la salle de réception et s'assied sur un trône d'or ; il ordonne ensuite au grand

pappias d'amener l'archi-trésorier logothète, qui baise les pieds du monarque, puis introduit les sénateurs et les processionales. Après les prosternations d'usage, ces dignitaires se retirent [1].

C'est le moment où l'empereur en tunique d'or et en tiare blanche, donne ses audiences du matin. Il reçoit successivement le préfet et le questeur de Constantinople, le préfet de police, divers logothètes et stratéges. Puis il donne ordre de procéder à l'installation d'un nouveau cubiculaire. Le grand chambellan, assisté de deux cubiculaires, de deux spatharocubiculaires, des ostiaires et du primicier, ouvre l'oratoire de Saint-Théodore et suspend une casaque dorée à la porte du Béma. Le nouveau chambellan (un eunuque), auquel on vient d'ôter sa tunique et son bonnet, est introduit dans l'oratoire. Le grand chambellan lui adresse l'exhortation accoutumée, lui recommande de ne pas s'enivrer, de ne pas chercher querelle à ses confrères à barbe, de garder les secrets du palais, de fuir les gens vicieux et amateurs de nouveautés, de respecter les dignitaires, et surtout ses chefs immédiats. Ce discours terminé, le grand chambellan lui ordonne de se prosterner trois fois, le

1. *De Cerimoniis*, t. I, p. 518.

visage tourné vers l'orient, et de rendre grâces à Dieu. Les assistants saluent le nouveau chambellan qui, revêtu de la casaque dorée suspendue à la porte du Béma, est conduit à la salle de réception où il adore l'empereur. Il reçoit en sortant les félicitations des sénateurs et de ses confrères, coiffe son bonnet et va remplir ses fonctions.

Au chambellan succède le grammatocomiste Stéphanos qui vient rendre compte à l'empereur de sa mission près du kral serbe de Skopia.

Ce kral, trop peu puissant pour être bien dangereux, se rend pourtant fort incommode par ses dévastations, et l'empereur voudrait y mettre un terme. Mais le barbare, enivré par les caresses de la diplomatie byzantine, a poussé l'insolence jusqu'à demander, en forme d'ultimatum, la main de la princesse Irène, fille du Basileus. Qu'on s'imagine le khan de Khiva sommant le souverain de toutes les Russies de devenir son beau-père! A cette prétention, l'empereur s'est soulevé. Après réflexion, il a dépêché à Skopia Stéphanos porteur de magnifiques présents, et d'une lettre de sa main, par laquelle il exprime au kral, son très-cher fils en Jésus-Christ, combien il est contristé de lui répondre par un refus, la princesse Irène se disposant à revêtir prochainement « l'habit des anges ».

Stéphanos raconte au monarque les divers incidents de sa mission. Il a fallu trois semaines à l'ambassade, composée de trente personnes, pour atteindre, à travers les forêts et les montagnes, le hameau de Strummitza, vrai nid de vautours, situé sur un pic élevé, où elle a pris quelque repos. De là, trois jours de marche l'ont conduite à Skopia, sur le fleuve Axios, où, parmi des huttes d'argile et des parcs à troupeaux, brille le palais du kral, vaste hangar fait de sapins mal équarris. Sous ces lambris règne un luxe grotesque. Le lendemain, le kral en robe de pourpre, assisté de dignitaires porte-massue, porte-bouclier, préfet de la table, préfet des bœufs, dont les costumes nationaux sont agrémentés de paillon byzantin, a donné audience solennelle à l'envoyé de l'empereur.

Avant de présenter la lettre de son souverain, Stéphanos a cru prudent d'exhiber les cadeaux destinés au kral : robes de soie garnies de grelots d'or; hache d'armes au manche garni d'ivoire; coffret à reliques ; sceptre d'argent doré incrusté de pierreries, dont les parties laissées libres représentent des sujets religieux peints sur émail. Le kral s'est jeté sur ces magnificences avec la joie enfantine d'un roi nègre. Stéphanos retirant alors

d'un sac de soie la lettre impériale, écrite à l'encre rouge sur parchemin, avec sceau d'or, l'a présentée au barbare. On ne sait pas lire à la cour de Skopia ; mais le kral s'est pourvu d'un Crétois, déserteur de l'armée impériale, qui lui sert de lecteur et d'interprète. Ce dernier traduit à haute voix la lettre du Basileus, et le kral, furieux, fait immédiatement jeter en prison le malheureux grammatocomiste, qui y passe trois jours dans des transes affreuses, s'attendant à chaque instant à être empalé ou brûlé vif. Au bout de ce temps, le kral l'a renvoyé en lui disant qu'il se considérait comme dégagé de ses promesses de paix.

L'empereur comprime l'irritation que lui cause ce récit. Il ne peut songer en ce moment à envoyer un corps d'armée réduire le kral dans ses montagnes presque inaccessibles, les Sarrazins absorbant toutes les forces de l'empire.

Les Slaves établis dans le thême de Thessalonique, après une révolte bientôt comprimée, ont envoyé leurs chefs implorer la clémence de l'empereur. Le grand logothète et l'ostiaire, leur verge d'or à la main, les conduisent devant le monarque qui, pour les recevoir, a coiffé le césarikion et revêtu la tunique de pourpre. Les Slaves se prosternent, et l'un d'eux prononce dans son idiome un

discours immédiatement traduit par le grand interprète. L'empereur fait une réponse favorable et congédie les barbares, après avoir ordonné de les héberger largement, et de leur réserver des places d'honneur à l'hippodrome pour les courses du lendemain.

D'après le cérémonial de la cour, immuable comme l'ordre des saisons, l'empereur doit aller aujourd'hui solennellement se baigner à Blaquernes, et visiter l'église de ce palais où l'on conserve la robe de la sainte Vierge.

Il sort du palais sacré et descend l'escalier de marbre conduisant au port impérial où l'attend sa trirème. Sur le pont, un pavillon de pourpre supporté par des cariatides dorées, abrite le trône d'argent qui lui est destiné, à la proue se dresse une statue de saint Georges. Les flancs et la poupe sont décorés de sphinx, de lions et de sirènes. Le monarque monte dans le navire avec le logothète du drome, le proto-à-secretis, le drungaire de la veille et un détachement de varangiens.

Les matelots se courbent sur les rames dorées, et la trirème, quittant le port impérial, contourne ce qu'on appelle aujourd'hui la pointe du sérail, et longeant le côté sud du triangle de la cité, dépasse le port de Théodose, les portes Hypsomathia

et Saint-Émilien, et s'arrête devant Blaquernes.

L'empereur retrouve, rangés à gauche de la porte du palais, tous les sénateurs en scaramangium. A droite se tiennent les magistri et les patrices. A sa vue, tous ces dignitaires se prosternent et le suivent dans l'église de la Vierge, où le sceuophylax le reçoit dans le propylée et l'encense. Il allume un cierge, et traversant l'église par le milieu, le dépose dans un portique latéral. Après avoir baisé la table sacrée de l'autel, il fixe des cierges à la porte du caveau où l'on garde la robe de la vierge, et y descend suivi des seuls chambellans eunuques, car les gens à barbe ne sont pas admis à voir cette partie de la cérémonie. Après bien d'autres stations dans diverses chapelles, il monte par un escalier en colimaçon, dans une chambre où les baigneurs le déshabillent et lui passent une chemise dorée. Conduit dans la salle du bain sacré [1], il adore les images des saints, puis entre dans le natatorium dont le protembataire ou chef des baigneurs, vient de bénir l'eau. Après trois immersions, il sort du bain, et rhabillé par les chambellans, quitte le palais. Au bas de l'escalier, le maître des cérémonies a rangé douze

1. Tout ce qui servait à l'usage de l'empereur était sacré. Le livre des Cérémonies parle même des latrines sacrées du palais.

porteurs d'eau, « la main droite tendue avec grâce »; l'empereur remet à chacun deux écus d'or.

Le monarque, qui est en cérémonie depuis le matin, veut se distraire un peu et donne ordre de cingler vers le golfe qui s'arrondit entre les deux promontoires de Klidiou et d'Estias, sur la rive européenne du Bosphore [1]. Non loin s'élèvent le couvent du Laurier et l'église de l'archange Michel, gardien du détroit. A deux cents pas du couvent, une colonne isolée sert depuis très-longtemps d'ermitage à des stylites. Là vécut Siméon, « ce grand flambeau dont les rayons « se répandaient partout, tellement que les Ibères, « les Perses, les Arméniens se pressaient autour de « lui pour demander le baptême. » Après Siméon, Daniel y séjourna vingt-huit ans. Maintenant la colonne est occupée par un stylite fort âgé nommé Denis, avec lequel l'empereur aime beaucoup à s'entretenir.

La trirème impériale remonte à la hauteur de la Corne d'or, s'engage dans le Bosphore, et passant devant le promontoire Métapion et le bois de Daphné [2], aborde en face du bourg d'Anaples.

L'empereur débarque, et se rend à l'église de

1. Kuru-Tchesmé.
2. Beschiktasch.

l'archange, où il est reçu part le clergé et fait sa prière. Ses dévotions terminées, il s'achemine à pied vers la colonne du stylite. Denis vêtu de bure, et coiffé d'un chapeau thessalien qui le défend un peu du soleil, se penche sur la balustrade de sa plate-forme, en apercevant son auguste visiteur. Sa longue barbe blanche donne une majesté singulière à ses traits modelés sur le plus pur type hellénique. Son genre de vie a légèrement égaré son regard, mais dès qu'il parle, sa physionomie s'empreint d'une sérénité douce, parfois égayée d'une malice inoffensive.

A quelques pas de la colonne, l'empereur s'arrête et prend place sur un siége d'ivoire, les varangiens forment un demi-cercle fort en arrière de lui, pour que nul ne puisse entendre ce qui va se dire, et l'entretien commence :

L'EMPEREUR.

Comment se fait-il, Denis, que je te retrouve aujourd'hui plus haut perché que lors de notre dernier entretien ?

LE STYLITE.

Mes admirateurs en sont cause. Beaucoup de ces bonnes âmes ne craignent pas de monter jusqu'à

moi avec une échelle. — Les femmes sont les plus hardies, et veulent à toute force baiser le bas de ma robe. Pour me rendre un peu plus inaccessible, j'ai fait hausser de huit pieds ma plate-forme, ce qui m'a forcé, à mon grand regret, de redescendre sur la terre et d'y passer deux jours.

L'EMPEREUR.

Où t'es-tu réfugié pendant ces deux jours?

LE STYLITE.

L'higoumène de ce monastère m'a offert une cellule.

L'EMPEREUR.

Pourtant les moines ne t'aiment pas.

LE STYLITE.

C'est que je suis pour eux un reproche vivant. Circuler dans les rues de Constantinople sur de belles mules, hanter les palais des riches et le tien, s'assoir à des festins splendides, est-ce là la vie d'un vrai moine? Vraiment, Palladas a raison: cette multitude de solitaires fait de la solitude un mensonge.

L'EMPEREUR.

Pour être vraiment seul, toi aussi, tu devrais fuir

au désert. J'ai vu en Syrie, sur la frontière arabe, des temples antiques en ruines ; tu trouverais bien là quelque colonne isolée d'où tu n'entendrais que le cri des chacals. Si tu manquais de pain, le corbeau d'Élie t'en apporterait.

LE STYLITE.

Je suis mieux placé ici pour reconnaître combien tout est vanité, puisque devant moi s'étalent les splendeurs de la ville reine.

L'EMPEREUR.

Et comme Diogène, tu foules aux pieds tout ce faste.

LE STYLITE.

C'était Alexandre le Grand qui allait voir Diogène.

L'EMPEREUR.

Depuis que tu es plus rapproché des astres, tu dois voir plus de choses ?

LE STYLITE.

Tu dis vrai, Autocrator. Je vois à l'orient, un nuage rouge comme le sang. Ce sont les Sarrazins qui brûlent tes villes et massacrent tes peuples. A

l'occident, je distingue un nuage noir encore éloigné, mais qui se rapproche toujours. Ce sont les Latins.

L'EMPEREUR.

Il fallait dire cela à Michel III.

LE STYLITE.

Il m'aurait fait brûler dans l'hippodrome, et l'église orthodoxe compterait peut-être un saint de plus.

L'EMPEREUR.

J'aime mieux te voir vivant et content comme tu parais l'être.

LE STYLITE.

Que me manque-t-il ? Dans mes six pieds carrés je suis libre et souverain. Moi aussi j'ai des flatteurs qui me comparent à Jérôme et à Pacôme, et qui sont sincères peut-être. Les fidèles pourvoient si largement à ma subsistance que je nourris des oiseaux et quelquefois des hommes. Enfin, personne ne me disputera cet empire ; mon prédécesseur Daniel a régné vingt-huit ans sur cette colonne, et le tien, combien de temps a-t-il régné ?

L'EMPEREUR.

Si je n'étais pas le Basileus, je voudrais être le stylite. Peut-être, les premiers jours m'ennuierais-je un peu sur ta plate-forme. Comment consumes-tu les heures si lentes ?

LE STYLITE.

Le jour, je n'ai pas le temps d'en sentir le poids. Autour de ma colonne se forme un cercle nombreux et sans cesse renouvelé. Les uns veulent des conseils et des prières. D'autres ne pouvant croire qu'un homme logé si haut ne soit comme eux qu'un pauvre pécheur, me demandent de guérir leurs maux ou de leur prédire l'avenir. On m'amène des barbares à baptiser. Il faut répondre à tous. La nuit, après un court sommeil, je me réfugie dans mes souvenirs ; car je n'ai pas fui le monde tout jeune comme un lâche qui se dérobe au combat. Longtemps soldat, puis trafiquant et voyageur, j'ai suivi jusque dans l'Inde les lentes caravanes. Dans les cités et les déserts, parmi les humbles et parmi les puissants, l'inquiète activité que Dieu seul a pu satisfaire, m'a fait errer bien des années. Je me suis assis dans la hutte de sapin du Russe presque

ensevelie sous la neige. J'ai vu Rome et le pays des Francs.

L'EMPEREUR.

Ces barbares aussi !

LE STYLITE.

Et c'est là mon meilleur souvenir. Il y a cinquante ans, j'ai suivi l'ambassade envoyée par Irène au grand empereur de la Francie. J'ai vu Charlemagne. Il n'était pas entouré comme toi d'eunuques et d'esclaves. Pour l'aborder, il ne fallait pas coller sa bouche contre terre. C'est pendant la chasse, dans la forêt voisine d'Aix-la-Chapelle, qu'il m'apparût se reposant sous les grands chênes. Ses comtes faisaient cercle autour de lui : figures rudes, barbares, effroi du Saxon, de l'Avare et du Sarrazin ; mais quand ils regardaient leur roi, les yeux bleus de ces hommes sauvages avaient la douceur et la naïveté des yeux de l'enfant.

L'EMPEREUR.

Si Charlemagne avait épousé Irène, un Franc régnerait sur nous.

LE STYLITE.

Il régnera peut-être sur nos fils. Je ne sais quelle

voix me dit que ces guerriers au cœur loyal, qui savent vaincre et mourir pour un chef, se heurteront bientôt à notre société débile; que renversant du poitrail de leurs chevaux la foule à longue robe, les cavaliers couverts de fer apparaîtront dans Sainte-Sophie.

L'EMPEREUR.

Tu as des visions aujourd'hui, mais parle. Devant toi s'assemblent tous les jours le Grec et le barbare, le laboureur et le soldat. Que dit-on de l'empereur? Ce n'est pas aux courtisans dorés qui m'attendent là bas que je veux le demander. Je suis trop sûr de leur réponse.

LE STYLITE.

Le peuple révère dans l'Autocrator le défenseur éprouvé de l'empire et de la foi orthodoxe. Il n'en est que plus surpris, quand les feux du palais annoncent les progrès du Sarrazin, de voir le souverain s'attarder à Constantinople.

L'EMPEREUR.

Qui m'a retenu? La trahison. Sous mes pas, ses mille têtes d'hydre renaissent toujours. Ce danger est écarté, jusqu'à quand? Mais que les cour-

tisans tissent leurs trames ! Demain je rejoindrai mes soldats. Sincérité, je te cherche en vain sur ces fronts prosternés et dans le murmure de ces voix insidieuses ; tu m'apparaîtras dans la bataille, quand les flèches sifflent, quand les balles des frondeurs rebondissent sur les boucliers. Alors la peur blémit les traits du lâche, et le héros se sent joyeux et libre !

LE STYLITE.

J'ai frappé droit au but en provoquant ces paroles de l'empereur ami du Christ. Tu as toujours aimé la vérité ; autrement tu ne viendrais pas voir le stylite. Oui ! tu fouleras aux pieds le dragon et le basilic, tu reviendras triomphant !

L'EMPEREUR.

Prie pour l'armée, prie pour l'empereur. Adieu.

UN SPARTIATE

Daimonidas qui habite tantôt la plaine de Sparte, tantôt la montagne voisine où il possède de nombreux troupeaux, est dévoré du désir de voir Constantinople, la ville dont on lui a fait tant de récits merveilleux. Au retour, il se rendra près de son oncle Alexis, higoumène de l'un des monastères du mont Olympe de Bithynie.

Pour tout cela, Daimonidas a dû se pourvoir de l'autorisation du préfet de son thême, car l'administration byzantine voit avec peine le citoyen riche, responsable de l'impôt que les pauvres ne peuvent payer, sortir de sa province et même de sa métrocomie[1]. Il a fallu bien des pourparlers avant d'obtenir l'autorisation demandée, et, selon l'usage (ignoré de Daimonidas), le très-glorieux préfet du thême en a immédiatement donné avis à l'admi-

1. Commune.

nistration centrale. Une note destinée au questeur de Constantinople contient des renseignements détaillés sur le voyageur, les motifs de son déplacement, sa fortune, etc.

Daimonidas, âgé d'environ quarante ans, n'a jamais quitté ses campagnes. Intelligent et d'un esprit assez cultivé, il a conservé la dose de naïveté dont les natures sincères ont peine à se débarrasser. Issu d'une ancienne famille dorienne, il regrette les beaux jours de Pausanias et d'Agésilas, aussi chimérique dans son culte du passé qu'un Français qui prendrait pour idéal le siècle de Clovis. D'une taille athlétique et d'une grande force de corps, chasseur infatigable, il se délasse des exercices violents par la lecture des historiens et des tragiques grecs. Parfois, comme un héros d'Homère, il chante, en s'accompagnant sur la cithare, de vieilles chansons doriennes.

Accompagné d'un serviteur, Daimonidas prend la mer à Corinthe, et quelques jours après, débarque à la Corne d'or, déjà séduit par ce site merveilleux où les pompes de l'art s'allient au charme vivant de la nature. A peine installé dans un pandochéion voisin du port, il se lance dans les rues. Un long portique le mène dans la plus splendide région de la cité, où le palais impérial,

la grande église, l'hippodrome, la basilique du sénat se disputent ses regards.

Devant ces magnificences, le Spartiate comme un oiseau de nuit transporté en plein soleil, chancelle ébloui; tantôt s'arrêtant stupéfait devant les statues antiques dont il n'a vu dans ses campagnes que quelques débris informes; tantôt heurté par des barbares dont l'abondance l'étonne, ou éclaboussé par le char doré d'une hétaïre qu'il prend pour quelque Basilissa. Après une course interminable qui a presque lassé ses jambes de montagnard, il rentre dans son auberge, la tête en feu, et ne se rendant pas bien compte encore de ses impressions.

Le lendemain, au moment où il se dispose à s'aventurer de nouveau dans la ville, Daimonidas a la bonne fortune de rencontrer son compatriote Dexidas, ancien turmarque[1], qui, après de longs services, s'est retiré à Constantinople. Dexidas, homme de la même trempe que Daimonidas, mais désabusé par l'âge et par l'expérience, est arrivé à une sorte de philosophie sereine dans son dédain; il connaît à fond la société où il vit, mais au lieu de s'exaspérer contre des abus irrémédiables, il en

1. Grade à peu près équivalent à celui de colonel.

rit volontiers, se bornant à éviter les mésaventures personnelles.

Les deux Laconiens se promènent sur le quai de la Corne d'or encombré de marchands, de matelots, et d'interprètes très-nombreux dans cette Babel où retentissent les idiomes de trois continents. D'innombrables canots vont et viennent des navires aux échelles d'abordage, débarquant les fûts de vin de Grèce, les blés de l'Égypte, les salaisons et le poisson fumé du Pont, les meules de tariké, les paniers de fruits que les portefaix paphlagoniens placent sur les chariots destinés à les porter sur les marchés de la ville. Daimonidas s'émerveille de cette abondance, et ce n'est pas sans surprise qu'il entend Dexidas se plaindre des disettes fréquentes et de l'effroyable cherté des vivres. Le vieux soldat lui explique que depuis le divin empereur Justinien, qui aimait tant le faste, la bâtisse et la guerre (bien qu'il n'y allât jamais), la ferme des marchés est mise aux enchères, moyennant une redevance annuelle, avec faculté pour les adjudicataires de s'approprier les denrées au prix fixé par eux-mêmes. L'empereur et les agents préposés à ces enchères réalisent d'énormes bénéfices ; mais les vivres coûtent trois ou quatre fois plus cher que dans les provinces. Quelquefois

on se procure du blé gâté qu'on revend à grand prix aux boulangers. La soie, l'huile, les étoffes, sont l'objet de monopoles. Des restrictions temporaires sont établies sur d'autres branches de trafic pour le profit de quelques individus favorisés. Les impôts sont écrasants : il y a quelques jours, les inspecteurs qui perçoivent la taxe sur les œufs ont fait fabriquer sur leurs bénéfices une couronne d'or ornée de pierreries, destinée à l'impératrice. L'empereur l'appelle en riant la couronne des œufs; mais le peuple ne rit pas. Le fameux rêve symbolique d'un contribuable qui, sous Justinien, vit cet empereur, sous la forme d'un géant, boire toute l'eau de la Propontide et mettre le détroit à sec, est toujours une réalité. En revanche, les Vénitiens, Génois, Amalfitains, etc., établis à Constantinople, gens que l'on redoute, ne payent pas d'impôts. Leurs navires sont mêmes exempts des droits de douane qui ruinent le commerce national. Aussi est-il en train de passer presque entièrement aux mains de ces étrangers. La foule est digne de ses maîtres. Partout des temples et des monastères ; partout la minutieuse observance des rites, tellement que, le patriarche ayant adouci les rigueurs du carême en temps d'épidémie, personne ne voulut profiter de

la permission ; mais le vrai Dieu de ce peuple, celui qu'il adore en esprit et en vérité, c'est l'or. Ce culte de l'or semble même écrit dans les noms. La ville d'or (Chrysopolis) s'élève en face de Constantinople. Un des affluents du Bosphore est le Fleuve d'or (Chrysorrhéas). L'étranger qui débarque à la Corne d'or, peut entrer en ville par la Porte d'or et se loger dans le quartier de la Bourse d'or (Chrysobalanton).

Après cette boutade qui fait rire son interlocuteur, l'ancien turmarque termine par quelques conseils. Que Daimonidas ne sorte guère le soir et ne s'aventure pas dans les quartiers éloignés du centre de la ville. Qu'il porte peu d'argent sur lui. Les rues ne sont pas sûres, malgré les droits terribles du préfet de police, qui peut faire décapiter sans jugement les malfaiteurs pris en flagrant délit. Ces pouvoirs draconiens sont presque nécessaires, tant les vols et les assassinats sont fréquents. Qu'il parle peu et soit réservé dans ses paroles, car il y a partout des échos qui les répètent en les falsifiant. Qu'il évite surtout de discuter théologie et de s'exprimer devant des inconnus sur les affaires publiques. Pour lui, Dexidas, il est tellement rassasié de ce paradis de Byzance, où on ne lui paye même pas la pension due à ses

services, qu'il irait volontiers vivre dans son pays ou peut-être chez les barbares, si sa femme ne s'y opposait.

Un peu désenchanté par ce discours, Daimonidas rentre dans sa demeure, où, le jour suivant, Dexidas vient le chercher pour lui servir de cicerone. Après une tournée au bazar des Lampes, rempli de belles choses dont ils n'ont pas besoin, ils s'attardent longtemps à Sainte-Sophie. Trois barbares du Nord, paraissant fort troublés, sortent avec eux de la grande église. Ces fils d'Odin, qui arrivent de leurs forêts glacés, se sont cru transportés dans le ciel des chrétiens, à l'aspect de cette splendeur inouïe, et jurent avoir vu des anges s'envoler au-dessus du sanctuaire. Un prêtre passe : ils s'agenouillent et demandent le baptême.

Après avoir visité la grande bibliothèque impériale, où on leur a montré l'Iliade et l'Odyssée écrites en lettres d'or sur une peau de serpent de quarante pieds de long, Daimonidas et son compagnon traversent les salles où les treize professeurs attachés à la bibliothèque, et qui forment une sorte d'Académie, enseignent gratuitement toutes les sciences. Fantaisie leur prend d'entrer dans la salle où le professeur Méthodios donne une leçon

d'histoire. Ce savant jouit d'une immense réputation. Ses admirateurs, ne sachant plus comment le louer, font des vers sur sa chaire : « arbre fortuné qui se réjouissait autrefois du chant des oiseaux, et qui se réjouit aujourd'hui des périodes poétiques de Méthodios. » Ce grand homme traite de l'histoire ancienne de la Grèce et développe cette thèse, que les sages, les devins et les héros de l'antiquité ont connu et annoncé la religion véritable. Orphée, dit-il, révéla aux hommes de son temps le mystère de la sainte Trinité. Les Argonautes, pendant leur fameux voyage, s'arrêtèrent aux bains de Pythia et interrogèrent l'oracle d'Apollon. La Pythie leur annonça un Dieu en trois personnes, et la venue du Sauveur. Sur son ordre, les Argonautes bâtirent, à la sainte Vierge, un temple que les païens consacrèrent plus tard à Rhéa, mère des dieux, mais qui, sous l'empereur Zénon, redevint l'église de Marie. Au moyen de transitions habilement ménagées, Méthodios se livre à des sorties furieuses contre les hérétiques, les juifs et les mahométans. Ces derniers prétendent adorer le Dieu unique, mais leur divinité principale est la lune ou Vénus, qu'ils appellent Akbar, ainsi le vrai sens de leur prière est celui-ci : Dieu est Dieu, mais la lune est plus grande que Dieu.

Après un quart d'heure de ce pathos, les deux Laconiens n'y tiennent plus, et, sans s'arrêter dans d'autres salles où des professeurs de droit, de médecine et de mathématiques, entourés d'étudiants grecs, francs, arabes, italiens, tiennent des discours non moins singuliers, ils s'acheminent vers l'église des Saints-Apôtres.

Devant l'autel principal qui recouvre les corps des apôtres André, Luc et Timothée, ils font une courte prière, puis parcourent lentement les portiques nord et sud et les deux immenses caveaux ou héroons, pleins des tombes des empereurs. — Ils sont tous là, les vaillants et les timides ; ceux dont la vie fut un long combat, et ceux qui la consumèrent sans gloire dans ces demeures somptueuses « d'où ils ne s'éloignaient pas plus que les mosaïques appliquées aux murailles. » Près de sa mère Hélène, repose Constantin le Grand, ce demi-chrétien dont le palais a vu des tragédies plus sanglantes que celles des Atrides ; voici Théodose et ses fils dégénérés. Un sarcophage, de forme cylindrique, contient le cadavre « infâme et exécrable » de Julien, ce sophiste halluciné qui redevenait empereur dans le conseil et devant l'ennemi. Les orthodoxes ont respecté sa tombe, tandis que la réaction iconolâtre a brisé celle de Constantin

Compronyme et jeté ses cendres au vent. Ce sarcophage de marbre vert d'Hiérapolis, a reçu Justinien, dont les conquêtes éphémères et les splendeurs théâtrales éblouissent encore les imaginations. Non loin gît Héraclius, qui apparut à ses contemporains comme un autre Alexandre, brillant météore si vite effacé. Les deux visiteurs prient le prêtre qui les guide de leur indiquer la tombe de Maurice, cet autre empereur guerrier ; mais Maurice repose dans le monastère de Saint-Mamas. Ils s'arrêtent enfin devant le sarcophage du dernier souverain défunt, Nicéphore Phocas, qu'une autre Clytemnestre a fait égorger pendant son sommeil.

Sortis de ce lieu funèbre, ils ne tardent pas à être égayés par une scène burlesque. « Mon père est plus grand que moi, » a dit le Sauveur. Comment concilier cette parole avec la doctrine orthodoxe de la Trinité? les fortes têtes de l'époque s'y consument, et les gens du peuple font comme elles ; devant une échoppe, des corroyeurs et des barbiers se livrent une bataille théologique et se traitent réciproquement de pharisiens et de Samaritains ; aux injures succèdent les voies de fait : on se lance à la tête des pots et des fers à friser. Le fougueux Daimonidas veut se jeter au milieu des combattants pour les séparer, mais son com-

pagnon réprime ce zèle intempestif et l'entraîne prudemment.

En passant devant l'hippodrome, Dexidas fait remarquer à son ami un sanglier de bronze que l'empereur Alexandre prenait pour son bon génie, son Férouher, comme disent les Persans. Cette œuvre d'art, un peu endommagée par le temps, devint l'objet de sa vénération ; il la fit dorer, orner de défenses toutes neuves en argent, et sa réintégration sur son piédestal fut célébrée comme une fête publique, non-seulement par des réjouissances profanes, mais par des cérémonies religieuses.

Les deux Laconiens vont finir leur journée dans un grand théâtre de bois récemment construit à l'extrémité du quartier Embolos. L'assistance est nombreuse et fort mêlée. Des patriciennes et des hétaïres que Daimonidas a peine à distinguer les unes des autres ; des chefs barbares costumés à la dernière mode de Constantinople, des dandys byzantins, en bonnet slave, affublés de la robe des Turcs ou du tzitzakion des Khazars, des soldats, des matelots et des marchands italiens se coudoient sur les gradins, mangeant des oranges et des pastèques. Le son aigu des flûtes annonce les exercices d'une trentaine d'acrobates arabes, d'une souplesse et d'une agilité merveilleuses. Après un court

entr'acte, grande danse de chiens habillés, dont les costumes reproduisent ceux de tous les peuples sujets et alliés de l'empire. Elle est conduite par un italien qui exhibe ensuite un chien savant nommé Python, que bien des gens prennent pour un démon déguisé. Cet étonnant quadrupède désigne de lui-même la femme la moins vertueuse de l'assemblée, ouvre un livre à la page qu'on lui cite, range par ordre chronologique une série de médailles d'empereurs, etc.

C'est le tour de Callirrhoé, actrice et pantomime. Elle apparaît d'abord dans une scène parlée, dont la licence, qui n'est jamais relevée de sel attique, est singulièrement rebutante ; mais l'auditoire n'a que faire d'un dialogue piquant. Ce qui le chatouille, ce sont les cris rauques de l'actrice, ses petites mines effarées quand son interlocuteur la frappe au visage, ses contorsions déhanchées quand il la fustige avec une petite baguette. Callirrhoé, applaudie à outrance, s'éclipse un moment pour reparaître en pantomime. Vêtue seulement d'une ceinture, elle joue la Léda ; après diverses poses, elle s'allonge languissamment sur les planches, pendant qu'un cygne, dressé à cet effet, becquète des grains de blé semés sur son sein. Ce tableau vivant, qui clôt le spectacle, porte à son comble

l'enthousiasme des assistants. Le vieux patrice Antiphile lance à Callirrhoé un énorme bouquet de roses blanches, le poëte Anargyre lit des vers en son honneur ; Daimonidas, qui préfère les molosses aux chiens savants, et que révolte cette parodie d'une des plus gracieuses légendes de son pays, hausse les épaules et murmure les grands noms d'Eschyle et de Sophocle. Dexidas, qui pense comme lui, s'amuse en vain à lui représenter que la vieille tragédie est morte, et qu'un homme raisonnable doit en prendre son parti et se divertir avec son siècle.

Quelques jours après, deux légions qui vont renforcer l'armée d'Orient, doivent être passées en revue au grand Stratégion. L'ancien turmarque et Daimonidas n'ont garde de manquer cette scène militaire. Par le forum du Taureau et le portique d'Urbicius, ils arrivent au champ de manœuvres situé près du port principal. Les troupes sont déjà massées devant la statue d'Alexandre le Grand. Après quelques évolutions, elles prennent l'ordre de bataille accoutumé dans la guerre contre les Turcs. Les hoplites forment une phalange ou carré fermé, au milieu duquel se place le général en chef, un renégat arabe nommé Chidhud ; à droite, se rangent les lourds lanciers cataphractes ; à gau-

che, la cavalerie auxiliaire triballe, armée d'arcs et de flèches. Les trois quarts des soldats sont des Arméniens, des Slaves, des Khazars. Parmi les Hellènes, figurent bon nombre de Laconiens et d'Arcadiens. L'esprit militaire vit encore chez ces peuplades héroïques.

Les légions restent assez longtemps immobiles ; tout à coup des chants pieux retentissent, une longue procession se déroule : le patriarche Polyeucte vient solennellement donner sa bénédiction à l'armée.

Un détachement de candidats, soldats de la garde en tuniques blanches, armés de lances dorées, ouvre la marche. Les diacres avec les images des saints, les moines avec des cierges allumés, précèdent une grande croix d'argent portée par un évêque. Autour de la croix, des prêtres tiennent de longues perches peintes en rouge, surmontées de séraphins dorés ; des enfants des premières familles, vêtus de robes de soie rose, agitent des encensoirs. Soutenu par deux évêques, le patriarche, en omophorion d'argent, semé de croix d'or, s'avance avec une lenteur majestueuse ; un autre évêque porte, dans un vase de vermeil, la mitre du pontife ; viennent ensuite les principaux dignitaires en costume d'apparat, suivis de la foule des fidèles.

Les bandophores, au bruit des cymbales, élèvent devant le pontife les étendards de soie au monogramme du Christ; surmontés du Dragon rouge. Après les prières d'usage, le patriarche étend la main et bénit l'armée; on fait sortir des rangs plusieurs soldats encore païens qui s'agenouillent devant lui et reçoivent le baptême; puis, les légions, formées en colonnes serrées, descendent au port de Théodose où sont préparés les dromons qui doivent les transporter en Asie.

Demain, grandes courses à l'hippodrome. C'est le spectacle dont on s'entretient jusque dans les provinces les plus reculées de l'empire, où les noms des vainqueurs de l'arène sont aussi connus que ceux des empereurs et des généraux. Dès l'enfance, Daimonidas a entendu raconter ces luttes fameuses, et ce n'est pas sans émotion qu'il se dirige vers le grand cirque, à travers les rues presque désertes, car toute la ville est aux courses. La grande cuve est pleine à déborder. Daimonidas, que Dexidas n'a pu accompagner, prend place avec son valet sur les gradins des verts.

Le duel des cochers Nicias et Hilarion, qui passionne, jusqu'à la frénésie, la cour et la ville, et fait oublier les Sarrazins et les Bulgares, continue

aujourd'hui ; tout est prêt. Les orgues d'or et d'argent ont accompagné les hymnes religieux et les acclamations, réglées d'avance, des bleus et des verts. Comme deux troupes ennemies avant le combat, les deux factions échangent des quolibets et des imprécations. L'empereur, couronne en tête et sceptre en main, fait trois fois sur son peuple le signe de la croix. Le signal est donné ; les barrières s'abaissent.

Debout sur un léger char antique dont les dimensions exiguës laissent apercevoir presque en entier ses formes massives, Hilarion, déjà dans la force de l'âge, porte le casque d'argent, la casaque bleue brochée d'or et la ceinture, insignes de sa dignité d'hénioque. C'est avec la majesté et la mélancolie d'un roi à demi détrôné, qu'il tient d'une main, son fouet terminé par une houppe dorée, et de l'autre, les rênes de ses quatre chevaux blancs. Le bigaire Nicias, en bonnet et en casaque verte, d'assez frêle apparence et beaucoup plus jeune qu'Hilarion, fait peu d'effet auprès de son superbe concurrent et semble n'être là que pour orner son triomphe.

Les cochers se penchent sur leurs chevaux, tantôt précipitant leur course, tantôt la modérant pour contourner le cap dangereux de la Spina, si fécond

en naufrages équestres. Six fois ils doivent en faire le tour. Empereur, courtisans, patriarche, femmes, plèbe, barbares de toutes les couleurs et de tous les costumes frissonnent d'impatience et d'émotion. Les deux rivaux se dépassent successivement plusieurs fois et arrivent au dernier stade de leur course sans avantage décidé. L'anxiété est au comble. Mais la Némésis jalouse s'attache depuis quelque temps aux pas d'Hilarion. Cette grande domination hippique est à son couchant. Le but est atteint. Nicias a vaincu !

Cette victoire est un affront pour l'empereur, protecteur avoué de la faction bleue; il le sent, mais fait bonne contenance, pendant que les verts, où abondent les ennemis de la dynastie, délirent d'enthousiasme :

Longue vie à l'empereur, à l'impératrice et aux Porphyrogénètes ! C'est par Dieu que Nicias a vaincu ! trois nomismata pour Nicias ! La foi des verts a vaincu. Oh ! qu'il advienne de pareils triomphes à nos armées ! Sois le bienvenu, Nicias, adroit vainqueur ! La couronne au bigaire !

L'actuaire annonce à l'empereur que Nicias réréclame les insignes d'hénioque. Le souverain accueille la demande. Précédé des cochers de sa faction, Nicias se prosterne devant la tribune impé-

riale, et, tenant de la main gauche le pied du factionnaire, il fait avec la main droite le signe de la croix. Les cochers de sa faction remontent sur leurs chars et reviennent à leurs places en dansant et en trépignant. L'empereur fait apporter la casaque, le casque d'argent et la ceinture. Trois coureurs portant ces insignes s'approchent de Nicias et l'en décorent, pendant que les orgues résonnent et que la faction verte redouble d'acclamations.

Devant le triomphe insolent des verts, les bleus ne peuvent plus contenir leur rage. Aux épithètes de têtes d'âne, gibier de potence, Samaritains, blasphémateurs, qui se croisent d'une face à l'autre de l'hippodrome, succèdent bientôt les pommes et les pierres. L'empereur, impassible, contemple ce spectacle qui n'est pas nouveau pour lui. Les meneurs de la faction verte croient le moment favorable pour essayer une démonstration contre le souverain. Dans cette société mal constituée, de la démonstration à l'émeute, de l'émeute à la révolution, il n'y a souvent qu'un pas. Les injures prodiguées aux bleus commencent à s'entrecouper d'outrages adressés à l'empereur. Les cris de : Bourreau! Arménien! retentissent. La plèbe verte devient houleuse; les uns vocifèrent, debout sur les gradins; les autres, brisant les grilles de bronze,

envahissent l'arène, et le spectacle ne peut continuer. Quelques cris de : Vive Bardas ! (c'est le candidat des verts à l'empire) retentissent. Une pierre est lancée contre le cathisma. L'empereur, en homme expérimenté, comprend qu'il est temps ; il dit quelques mots à l'oreille du préfet de la ville, debout à ses côtés. Quelques minutes après, se précipite dans le cirque, par la porte Nécra, une division de barbares de la garde. Les Arméniens basanés, les lourds porte-haches scandinaves se ruent sur les verts, l'épée ou la hache d'armes à la main. La foule sans armes fuit par tous les vomitoires. Une centaine d'hommes sont massacrés ou blessés; d'autres, faits prisonniers, sont remis au préfet de la ville qui a mission de les faire pendre sur-le-champ. L'arène reste vide, et le Basileus rassuré rentre au palais sacré. Il n'y aura pas de révolution aujourd'hui.

Daimonidas, qui croyait retrouver les jeux olympiques dans l'hippodrome de Constantinople, a été tellement déçu à la vue de ces scènes étranges, qu'il n'a pas dissimulé son dédain devant ses voisins, verts fanatiques. Sorti avant l'irruption des soldats, il se promène sous les longs portiques qui entoure l'hippodrome. Le peuple immobile des statues antiques, dans sa majesté sereine, lui fait

oublier la tourbe qui rampe à ses pieds : il admire tour à tour cette Hélène de bronze, dont la beauté donnait le frisson, s'il faut en croire le pleurard Nicétas, l'image colossale d'Héré ; l'athlète Polydamas luttant contre un lion, et s'arrête enfin devant la statue d'Hercule assis, accoudé sur son genou. Une tristesse profonde est peinte sur ses traits héroïques. Accablé de fatigue et comme vaincu par le sort, il semble dire : A quoi bon?

Pendant que Daimonidas, les bras croisés sur sa poitrine, contemple cette sublime figure dans nne sorte d'extase, sourd aux cris des bleus et des verts qui, chassés du cirque, continuent au dehors leurs querelles et leurs vociférations, il est reconnu par ses voisins de l'hippodrome. Ces verts enragés, croyant avoir affaire à un bleu, assaillent par derrière le malheureux Laconien. Après l'avoir roué de coups de bâton, ils lui enlèvent son manteau, sa ceinture et trente nomismata qu'il portait sur lui, et, le laissent étendu sans connaissance au pied de la statue d'Hercule. Son valet, qui l'avait perdu de vue quelques instants, le retrouve dans ce piteux état. — Assisté de quelques bonnes âmes, il le porte dans son hôtellerie où Daimonidas garde le lit plusieurs jours, maudissant les bleus et les verts.

Dexidas vient le voir et lui conte les nouvelles de la ville. La terreur règne à Constantinople. Toutes les boutiques sont fermées, excepté celles des boulangers et des bouchers. Les jeux du cirque sont suspendus indéfiniment. Le général, candidat des verts à l'empire, peut-être contre son gré, a été arrêté pendant la nuit. A-t-il été égorgé, relégué dans un couvent ou jeté dans un des cachots souterrains du palais avec un tigre pour compagnon? On l'ignore. Le grand interprète Colax, soupçonné d'intelligence avec lui, a été brûlé vif dans l'hippodrome. Ce digne interprète, ennemi secret de la dynastie, se plaisait quelquefois à traduire à contre-sens les discours des envoyés barbares, ce qui occasionnait de terribles embarras à l'empereur. On a trouvé chez lui un crapaud énorme qui lui servait pour des opérations magiques, et une statuette représentant l'empereur enchaîné, avec une aiguille enfoncée dans le cœur. Plusieurs sénateurs et patrices, accusés de complot et réfugiés à Sainte-Sophie, ont été arrachés de cet asile inviolable, mutilés, promenés tout sanglants sur des ânes, et pendus entre Chalcédoine et Leucate. Voilà l'empereur raffermi pour six mois, pour un an peut-être.

Remis sur pied, Daimonidas prend pour but de

sa première sortie le quartier génois, et, traversant le pont de bateaux de la Corne d'or, s'enfonce avec son valet dans le faubourg de Sykæ. Après plusieurs montées et descentes, ils arrivent au bas d'une longue rue escarpée et très-étroite. Elle est bordée de hautes maisons de pierre flanquées de tourelles, avec mâchicoulis le long des terrasses. Des soupiraux garnis de barres de fer laissent deviner des caves immenses pleines de marchandises. Daimonidas, qui se sent en pays barbare, lance çà et là des regards farouches. Sa physionomie tragique attire l'attention de quelques Génois, assis sur le perron de la maison de leur podestat, vraie forteresse dont le portail est surmonté d'un écusson de pierre aux armes de la République. L'un d'eux, ser Zustinian, *Xenovexe da Xenova*, comme ils disent dans leur patois ligure, le toise avec insolence et lui envoie quelques brocards auxquels font écho les rires insultants de ses compatriotes. Depuis qu'il a été bâtonné par les verts, le Spartiate a besoin de se venger sur quelqu'un. Il saisit sous les bras le drôle à calotte rouge, l'enlève de terre et l'envoie rouler cinq ou six pas plus loin. Toute la bande, le poignard à la main, se rue sur les deux Grecs, qui, faisant le moulinet avec leurs bâtons, courent au bout de la rue, que

d'autres Génois essayent de barrer avec une chaîne de fer. Renversant tout, Daimonidas et son valet réussissent à gagner le large. Plainte est portée au podestat, qui rend immédiatement compte de cet incident à la police impériale.

Cette mésaventure a mis le comble à la mauvaise humeur de Daimonidas. Il se déplaît décidément à Constantinople et parle de s'en aller. Le lendemain matin, pendant qu'il prend son repas avec son fidèle serviteur, un petit épopte se présente et lui annonce que le très-magnifique questeur de la ville le fait mander. Daimonidas n'y comprend rien ; il ne se connaît point d'ennemis ; il vit paisiblement, se bornant à payer ses impôts, à faire tondre ses moutons et ramasser ses olives. Mais le sang dorien bouillonne dans ses veines, et, sans se troubler, il se dispose à affronter dignement le haut personnage qui s'enquiert de lui.

Guidé par l'épopte, Daimonidas arrive une demi-heure après devant la questure. Il traverse successivement trois immenses scrinia[1] peuplés de 164 secrétaires ou employés de toute sorte. Les uns écrivent, d'autres rangent les rouleaux de parchemin dans leurs compartiments ; d'autres

1. Bureaux.

dorment bercés par le grincement des calames de leurs voisins. C'est un va-et-vient continuel d'époptes, de *curieux*[1], de mandataires, de cancellaires[2]. La chaleur est étouffante : on respire un air fade et lourd.

Des bureaux, Daimonidas passe dans l'antichambre qui précède le cabinet du questeur, et se trouve en tête-à-tête avec un protocancellaire, cerbère de ce lieu redoutable, qui le toise de la tête aux pieds. Daimonidas est barbu comme Hercule ou comme le Jupiter Olympien. Le protocancellaire lui reproche aigrement de paraître à la questure avec une toison plus longue que les règlements ne le comportent. Le Spartiate, déjà agacé par la mine renfrognée du scribe, ferme les poings et répond à la façon de Léonidas : « Si ma barbe t'offusque, ami, viens la couper ! » Le protocancellaire blémit, mais n'a pas le temps d'éclater ; car, sur un signal du questeur, Daimonidas est introduit dans le cabinet.

Le questeur Chrysargyre est une des étoiles de cette administration byzantine « aux cinq cent mille scribes », organisée par les derniers césars de Rome, perfectionnée par ceux de Byzance de façon à ne plus rien laisser à désirer. Habile à tra-

1. Agent de la police secrète.
2. Huissiers.

vailler un pays en finance, il est ferré sur l'épibole, le synnonc, les diagraphies, le subside aérien, les dikérata. Simple phorologue[1] et dévoré de l'idée fixe d'avancer, il imagina de rédiger un mémoire où il proposait à l'empereur de se déclarer propriétaire de tout le sol de l'empire moyennant une somme de 40 nomismata (600 fr.), payée à chaque propriétaire riche. Ce projet parut trop avancé, même pour l'époque, mais attira la bienveillante attention de l'administration supérieure sur Chrysargyre, qui, franchissant rapidement les huit classes de fonctions dont les titulaires sont nommés par simple patente, entra dans la deuxième classe de celles qui se distinguent par des signes extérieurs. Le voilà en faveur, et le patriciat ne saurait lui échapper.

Le questeur, vêtu d'une robe de soie verte à personnages, où sont reproduites les noces de Cana et la résurrection de Lazare, est assis devant un immense bureau recouvert d'un tapis imitant la peau de panthère ; une armoire d'ébène, remplie de livres, porte le buste de l'empereur et une statuette de saint Basile. Daimonidas, les bras croisés, se pose en face du bureau et attend :

1. Percepteur.

LE QUESTEUR.

Tu es bien Daimonidas, du thême Péloponnésiaque, métrocomie de Slavochorion ?

DAIMONIDAS.

Quoi ! magnifique questeur, tu sais le nom d'un obscur montagnard laconien !

LE QUESTEUR.

Ma vigilance s'étend à tous les sujets de l'empire présents dans la ville. Pourquoi as-tu quitté ton pays ?

DAIMONIDAS.

Le préfet de mon thême le sait.

LE QUESTEUR.

Tu t'es représenté au très-glorieux préfet comme impatient de contempler les splendeurs de la ville impériale, de la nouvelle Rome.

DAIMONIDAS.

Et au retour, je dois me rendre à l'Olympe de Bithynie, au couvent de Saint-Athénogène, dont mon oncle, le vénérable Alexis, est higoumène.

LE QUESTEUR.

Je te croirais si ton attitude à Constantinople ne donnait autre chose à penser.

DAIMONIDAS.

Je ne te comprends pas.

LE QUESTEUR.

Écoute. (Ici le questeur déroule un parchemin et lit à haute voix un rapport de l'épopte Alectryon, qui rend compte, jour par jour, des faits et gestes de Daimonidas depuis son débarquement. L'épopte relève tout particulièrement à la charge du Spartiate, les critiques qu'il n'a pas craint de hasarder contre l'administration de sa province, sa présence au cirque sur les gradins des verts, le jour de l'émeute, et sa brutalité envers le marchand génois Zustinian.) Après cette lecture, le questeur continue : Voilà les faits qui me font soupçonner que tu conspires contre la majesté de l'empire.

DAIMONIDAS.

Si j'ai pris place au milieu des verts, c'est pur

hasard. Ils m'ont volé et presque assommé en sortant. Le Génois m'a outragé, et jamais barbare ne m'outragera impunément. Si des pensées librement exprimées sont un crime, achève de me connaître. Pourquoi conspirerais-je? Que le monarque soit un Arménien ou un Khazar, un Porphyrogénète ou un calfat, qu'importe? Je sais trop bien que le char où ces césars d'un jour se succèdent si vite continuera sa course impitoyable sur nos ruines. Mais, bien que du noble peuple hellène on ait fait un ramas de contribuables épiés par le curieux, numérotés par le scribe, foulés par le barbare, pillés par le mercenaire étranger, assujettis à des décrets qui règlent leur foi, leur résidence, leur coiffure et leur barbe, n'attends pas d'un Lacédémonien le silence de l'esclave!

LE QUESTEUR.

Pour un Lacédémonien, tu parles beaucoup.

DAIMONIDAS.

Je n'ai pas fini. Juge toi-même de la situation de ma province. Les Slaves nous dévorent. L'an dernier, les plus rapprochés de moi sont sortis de leur vallée pour piller la plaine. J'ai réuni quelques hommes et trouvé des armes, bien que la loi

ne nous permette que de petits couteaux. Nous avons poursuivi les pillards, tué plusieurs Slaves et pris leurs chevaux chargés de butin. Un mois après, est arrivé de Byzance un commissaire extraordinaire assisté d'une nuée de scribes, qui nous a forcés, en séquestrant nos biens, à indemniser les barbares.

LE QUESTEUR.

J'admire l'outrecuidance de ton langage. C'était à l'administration impériale et à son représentant militaire, l'illustre patrice et stratége Phorcas, mon ami, qu'il appartenait de prendre l'initiative de la résistance.

DAIMONIDAS.

Phorcas est un Arménien. Que lui importent nos souffrances! Mais tu es Hellène, et tu les comprendras peut-être. Ce n'est pas assez que dans toute la Grèce continentale, de la pointe de l'Attique au fond du Péloponnèse retentisse la langue sifflante du Slave; il faut encore que ces noms fameux, legs sacré de nos pères, soient effacés du sol de la patrie; que Mantinée fasse place à Goritra, que Slavochorion s'élève aux lieux où fut Sparte!

LE QUESTEUR.

Les Slaves, que la volonté sacrée de l'Autocrator a cantonnés dans le Péloponnèse, professent aujourd'hui la foi orthodoxe. Comme toi, chrétiens et sujets de l'empereur, ils ont droit à sa protection. Le Sauveur est mort pour tous et le Grec et le barbare sont égaux devant lui. L'empire romain les comprend tous dans son vaste sein. Des insensés seuls peuvent songer à ressusciter le passé.

DAIMONIDAS.

Oh ! que je l'aime mieux ce passé, qu'un temps où la patrie expire, où la simplicité confiante est devenue la risée des fourbes, où les mots ont perdu leur sens ! Ce n'est qu'en m'y réfugiant par la pensée que je me crois quelquefois digne de mes pères. Souvent, je vais chasser sur les montagnes qui dominent Phigalie ou Paulitza, comme disent les barbares. Le mont Cotylius couvert des chênes de l'Arcadie, domine un plateau coupé par un ravin profond où résonne un torrent. Là j'aime à m'assoir sur une colonne renversée du temple d'Apollon Épicourios. Le temple, encore presque intact, se dresse en face de moi. La statue du dieu a disparu ; il n'est resté que le piédestal vide. Mais

par la voie sacrée bordée de trépieds et de tombeaux, je crois voir s'avancer les guerriers vainqueurs du Mède, les vierges doriennes au cœur viril qui viennent déposer des couronnes aux pieds du dieu de la lumière.

LE QUESTEUR.

Il ne te manquait plus que de professer l'hellénisme.

DAIMONIDAS.

Je suis chrétien, mais jamais ma bouche ne proférera d'outrage contre nos anciens dieux. C'est par la permission du Père céleste qu'il présidèrent si longtemps à nos destinées. Sous leur règne olympien, nos aïeux furent forts, vaillants et libres. Apollon fut le Christ des Doriens. Lui aussi était secourable et sauveur, et contre l'ennemi il avait des flèches mortelles.

LE QUESTEUR.

Cet homme est complétement fou. — Je t'ai laissé parler trop longtemps. Heureusement pour toi, tu me parais plus naïf que dangereux. Félicite-toi aussi d'appartenir à la famille de l'higoumène Alexis. C'est surtout en considération des mérites

de ce saint personnage, que l'empereur vénère tout particulièrement, que je n'use point de rigueur envers toi. Moins indulgent, je t'enverrais méditer quelques années dans l'île de Proté. Apollon Épicourios ne t'en tirerait pas. Je te donne trois jours pour quitter Constantinople. Recommande-moi aux prières du vénérable Alexis.

Daimonidas sort outré et traverse les bureaux dans l'attitude d'Hercule furieux. A la porte de la questure, il trouve son serviteur fort inquiet, car on lui avait dit que ces bureaux redoutables ressemblaient à l'antre de Polyphême.

Ne tenant pas le moins du monde à profiter de la tolérance du questeur, le Spartiate prend congé de son compatriote Dexidas, et loue immédiatement une barque qui le transporte à Nicomédie.

Après avoir traversé de belles plaines bien cultivées, il arrive au pied des montagnes de Bithynie, et par des pentes d'abord assez douces, où les torrents résonnent dans les forêts de noyers, de charmes et de cerisiers, il s'achemine vers la région des sapins. Là, sur un plateau dominé par les trois sommets de l'Olympe, s'élève le monastère de Saint-Athénogène, fondé par Justinien et Théodora.

Par une porte précédée d'un vestibule et décorée

de peintures, Daimonidas pénètre dans le monastère. Un diacre va prévenir l'higoumène. Ce majestueux vieillard, qui dans sa jeunesse a suivi avec éclat la profession des armes, de bonne heure « marqué d'un signe céleste », a mis l'énergie héroïque de sa race au service de la foi orthodoxe, et compte parmi les plus infatigables propagateurs de l'Évangile chez les Russes et les Bulgares. Devenu higoumène de ce couvent, il a refusé plusieurs fois les plus hautes dignités ecclésiastiques. Il revoit avec bonheur son neveu, et le conduit près du cloître, dans la salle destinée aux hôtes.

Après quelques heures de repos, Daimonidas, guidé par l'higoumène, se rend au catholicon, ou église principale du monastère, autour de laquelle sont groupées des chapelles. Elle offre, en petit, le type de Sainte-Sophie. Devant la façade occidentale est une fontaine à coupole, supportée par des colonnes. Sur la coupole sont peints des sujets où l'eau figure toujours : la catastrophe de Pharaon, le baptême du Christ, la pêche miraculeuse.

L'heure du repas a sonné, et par faveur spéciale, Daimonidas prend place avec les moines dans le réfectoire, vaste salle d'où l'on aperçoit le catholicon et la fontaine sacrée, et qui est ornée de peintures appropriées à sa destination : les noces de

Cana, la multiplication des pains, Jésus chez le publicain. Le repas se compose de coquillages, de poissons d'eau douce, de gâteaux au miel et de fruits. Le vin est permis. On sert aussi des oiseaux à Daimonidas. Un moine lit à haute voix un pamphlet théologique contre les iconoclastes.

Après le repas, l'higoumène qui a écouté en souriant le récit des mésaventures de son neveu dans la grande ville, le conduit au trésor du monastère, il met d'abord devant ses yeux la bulle d'or octroyée au couvent par Justinien et Théodora ses fondateurs. C'est un long et large rouleau de papier de soie, où les portraits de l'empereur et de l'impératrice, en habits de pourpre et couronne en tête, précèdent le texte aux lignes espacées, encadré par des enroulements calligraphiques. Daimonidas admire ensuite les reliquaires, les ostensoirs, les dalmatiques de brocart brodées de fleurs en pierreries, un diptyque d'ivoire dont les compartiments représentent les douze grandes fêtes de la liturgie grecque, un tabernacle en or avec émaux champlevés, représentant une basilique, etc.

Un marteau frappant sur une plaque en fer appelle les religieux au catholicon. L'église tout entière n'est qu'une fresque divisée par zones et par compartiments, d'où se détachent sur fond d'or

le Christ et la Vierge, et les principaux saints de la liturgie grecque, évêques, ascètes, guerriers. A droite de l'iconostase, des lampes d'argent toujours allumées signalent la châsse de saint Athénogène en argent doré, présent de sainte Théodora, l'épouse de Théophile. Autour de cette châsse se succèdent sans relâche les paysans des environs, les citadins de Constantinople, les dévots de tous les pays. Les moines chantent à mi-voix l'office du soir.

Le lendemain, Daimonidas commence à distinguer quelques figures sous l'uniformité de l'habit monacal. Un gros moine sans oreilles, tombé dans une sorte d'abrutissement placide, attire d'abord son attention. C'est l'ancien curopalate Métrodore. Après une conspiration avortée, l'empereur a confisqué ses biens, et l'a envoyé, les oreilles coupées, philosopher avec les moines de Saint-Athénogène.

Ce personnage, aussi plat dans le malheur qu'insolent dans la prospérité, passe sa vie à se lamenter doucement sur sa grandeur perdue; il raconte à Daimonidas combien il lui est pénible de s'abstenir de chair et même de poisson de mer, car il n'en arrive pas souvent au monastère. Daimonidas que ses doléances touchent peu, lui conseille l'antique recette lacédémonienne pour trouver le brouet noir appétissant.

Dans les ateliers, voisins du cloître, les religieux fabriquent des croix de bois et de métal aux inombrables figurines, des médaillons à l'effigie de saint Athénogène, sculptent des diptyques d'ivoire, tissent et brodent des voiles pour le service des autels. Dans la salle des peintres, Daimonidas remarque un vieillard, qui de ses mains mutilées où il manque plusieurs doigts, achève péniblement de peindre le sacrifice d'Abraham. Ce moine nommé Eusèbe, est sortit de la grande école de Thessalonique. Le dernier empereur iconoclaste lui fit brûler les mains. La persécution finie, Eusèbe a repris le pinceau, et ses tableaux ont un prix inestimable pour les dévots qui le considèrent comme un martyr. Daimonidas le voit orner le menton du patriarche d'une barbe *junciforme*, conformément au guide de la peinture, rédigé par Denis d'Agrapha. Ce guide est un vrai trésor. Grâce à lui, on peut se passer de génie et même de talent. Ce précieux manuel de peinture hiératico-administrative, indique en effet pour tous les membres de la hiérarchie céleste, pour tous les patriarches, apôtres, saints et martyrs, les contours et les proportions des figures, la couleur des yeux et de la barbe, la façon de la tailler, la nuance des vêtements, le nombre, la direction et l'épaisseur de leurs plis, etc.

Des ateliers, Daimonidas se rend à la bibliothèque dont le custode lui exhibe le Myriobiblon de Photius, les controverses et les poésies sacrées de l'empereur Théophile, la grande collection historique entreprise par ordre du Porphygénète, etc. Le Spartiate prend plus de plaisir à feuilleter les bibles enrichies de peintures sur fond d'or bruni, entourées de feuillages enlacés. Deux moines venus d'Italie copient un manuscrit de Platon. Assis devant une table chargée de livres, le moine Pantaléon travaille à une chronique en vers qui s'étendra depuis la création du monde jusqu'à l'époque actuelle. Deux mille vers sont consacrés à la guerre de Troie. En revanche, l'histoire de la République romaine, terriblement écourtée n'en prend que deux cents. Cette œuvre encore inachevée, fera le plus grand honneur au monastère.

Daimonidas passe quelques jours dans cette pieuse retraite, animée par le va-et-vient continuel des moines chargés de surveiller les propriétés de la plaine, et par les visiteurs qui, de Constantinople et des villes voisines, viennent faire leurs dévotions au catholicon ou consulter l'higoumène. Il se plaît aux récits singuliers d'un missionnaire, de retour de ses lointains voyages. Ce moine, fervent comme un apôtre, et railleur comme un Grec de la bonne

époque, lui raconte en souriant la conversion du kral serbe Muntimir, païen endurci qui s'amusait à enfoncer des clous dans la tête, aux prédicateurs de l'Évangile. Fait prisonnier et conduit devant cet ogre, le moine lui a exhibé à l'improviste un tableau représentant les supplices de l'enfer. A cette vue, le barbare terrifié a demandé le baptême. Malheureusement son humeur féroce n'a fait que changer d'objet et s'exerce maintenant contre ses sujets restés païens.

La veille de son départ, Daimonidas voit descendre au monastère un ermite à barbe blanche qui habite une caverne au pied du plus haut sommet de la montagne. Il apporte des croix de bois sculpté qu'il fabrique lui-même, et reçoit en échange quelques provisions. Nul, excepté l'higoumène, ne connaît le nom ni le passé de ce solitaire déjà fort âgé. On croit qu'il a rempli autrefois une charge élevée à la cour de Constantinople, et qu'il expie de grands crimes par la plus austère pénitence. — Les gens du pays lui attribuent le don de prophétie, et racontent que l'un des derniers empereurs, dans un pèlerinage à l'olympe de Bythinie, a reçu de lui l'annonce de sa fin prochaine.

L'higoumène et son neveu reconduisent l'ermite et gravissent le plus élevé des trois pics de l'Olympe.

La vue est splendide. Au delà du golfe de Nicomédie apparaît l'Euxin ; sur la Propontide se dessinent les côtes bleuâtres de la Thrace. A l'orient s'ouvre la plaine de l'Asie-Mineure. Daimonidas jette les yeux du côté de Constantinople. Le dôme doré de Sainte-Sophie étincelle. L'immense triangle devient visible, et le Spartiate contemple, une dernière fois, la cité que les Turcs, ses futurs conquérants, appelaient déjà « la grande escarboucle « entourée des diamants de l'onde limpide et de « l'émeraude des vallées verdoyantes. »

TRIOMPHE

L'empereur Jean Zimiscès revient victorieux de la guerre contre les Sarrazins. Dans un canton de la Syrie, reconquis depuis quelques années, de vastes domaines bien cultivés attirent ses regards. On lui dit qu'ils appartiennent à son grand chambellan, et le rude soldat s'écrie avec dédain : Digne prix de nos fatigues et de notre sang ! nous avons enrichi cet eunuque !

Jean Zimiscès s'arrête quelques jours dans la plaine d'Atroa, au pied du mont Olympe de Bithynie, chez le patrice Romain, récemment promu à la dignité de sébastophore. Un esclave gagné par le grand chambellan, lui présente un breuvage auquel on a mêlé un de ces poisons lents dont le secret semble perdu. Trois jours après, cet homme si robuste s'affaisse, un feu intérieur le consume, ses membres enroidis refusent leur service. Transporté en hâte à Constantinople, il fait son entrée

par la Porte d'or aux acclamations du peuple.

Le lendemain matin, tout s'apprête à l'hippodrome pour le défilé triomphal. Les maîtres des cérémonies, assistés du protonotaire de la course, du domestique des scolæ et d'autres officiers de la garde, font ranger les captifs et le butin depuis les écuries jusqu'à la meta des bleus.

Un chambellan, frappant trois fois sur un bouclier, avertit l'empereur. Jean Zimiscès, appuyé sur deux courtisans, se traîne jusqu'à la tribune impériale : assis sur un trône d'or, il fait le signe de la croix sur la foule qui encombre les gradins.

L'actuaire donne le signal. Au bruit des orgues accompagnant les acclamations des bleus et des verts, défilent d'abord devant le souverain les chars à quatre chevaux remplis de monnaie d'or et d'argent, d'étoffes précieuses, de vases et de meubles de métal, d'ivoire et d'ébène. Puis s'avancent des soldats et des marins d'élite portant les faisceaux de lances, les carquois pleins de flèches, les cimeterres recourbés, les queues de cheval surmontées du croissant. D'autres mènent les chevaux et les chameaux enlevés à l'ennemi ; vient enfin la foule des prisonniers de tout sexe et de tout âge, parmi lesquels on distingue plusieurs émirs. Le domestique des scolæ et le logothète du drome conduisent

ces derniers dans la tribune impériale et les font agenouiller devant le Basileus qui, de ses bottines brodées d'aigles d'or, foule leur tête rasée, pendant que le protostrator appuie sur leur cou la lance que le monarque tient à la main droite.

A ce moment le bruit des orgues, et les acclamations redoublent :

Gloire à Dieu ! il a manifesté sa puissance, il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier ! Salut ! roi des Romains, délices de l'univers que la Trinité a rendu vainqueur ! Guerrier sans pareil, défenseur et tuteur du monde, dompte maintenant toutes les nations par les armes divines de ta piété ! Seigneur ! donne cent années de règne pacifique à l'empereur orthodoxe !

Ce triomphe rappelle ceux de Pompée et de Titus à peu près comme l'empire grec au xe siècle ressemble à celui des premiers Césars de Rome ; mais le peuple qui n'est pas blasé sur ce genre de solennités, manifeste une joie sincère et s'associe de bon cœur à l'enthousiasme officiel des factions.

L'empereur donne ordre de faire asseoir les émirs prisonniers sur les gradins des verts pour qu'ils assistent aux courses qui vont commencer. A bout de ses forces, il rentre au palais sacré, et s'étend sur la couche d'où il ne se relèvera plus.

L'évêque d'Adrianopolis, « homme vénérable et divin, » est mandé par l'assassin de Nicéphore qui lui fait l'aveu de ses crimes avec grande abondance de larmes, et prescrit de distribuer aux pauvres, et particulièrement aux lépreux, tous ses biens personnels : il meurt bientôt après. On l'ensevelit dans le magnifique tombeau qu'il s'était fait préparer depuis longtemps dans l'église du Sauveur.

BEAUX ESPRITS

Camatère, avocat et poëte, et le professeur universel Méthodios se rencontrent sous le portique de Justinien.

MÉTHODIOS.

O jour à mettre au nombre des jours halcyoniques ! Camatère, mon ancien élève, qui rend Thémis jalouse de Polymnie, est de retour à la ville.

CAMATÈRE.

J'étais en mission de l'autre côté du détroit par ordre du Basileus, pour étudier des procès qu'il évoque à son propre tribunal. L'acheteur d'un esclave demande la nullité de la vente parce que l'esclave lui paraît possédé du démon. Des époux qui ont divorcé par consentement mutuel se refusent maintenant à entrer en religion, chacun de leur côté, comme la loi leur en fait une obligation.

Des filles actionnent leurs parents pour les forcer à les marier, en vertu du décret récent de notre divin empereur ; tout cela m'a donné bien du mal.

MÉTHODIOS.

Je gage que la poésie n'a rien perdu à tes labeurs de juriste, et que tu nous reviens avec toute une gerbe de ces fleurs que tu sais cueillir dans la prairie des Muses.

CAMATÈRE.

Tu te trompes ; c'est à peine si j'ai deux petites épigrammes à joindre au recueil que j'espère publier chez Chartophylax, le libraire de la basilique du sénat, après les fêtes de la nativité de Notre-Seigneur, sous le titre d'Hyacinthium, ou champ d'hyacinthes.

MÉTHODIOS.

Bonne nouvelle pour tous les lettrés de Byzance ! mais en attendant, je veux être le premier à jouir de tes deux productions nouvelles.

CAMATÈRE.

La première me vint comme une inspiration du ciel à la nouvelle de la mort de Denis le stylite.

MÉTHODIOS.

Denis est mort?

CAMATÈRE.

Il n'a pas survécu longtemps au Basileus qui aimait tant à s'entretenir avec lui.

MÉTHODIOS.

Il ne sera pas remplacé; une tiédeur mortelle nous envahit, l'ardeur des anciens jours achève de s'éteindre.

CAMATÈRE.

C'est à toi, qui bien que laïque, peux passer pour une des colonnes du temple, de la rallumer aux flammes divines de ton éloquence.

MÉTHODIOS.

Tu me flattes; mais voyons l'épigramme.

CAMATÈRE.

Voici :

Entre la terre et le ciel se tenait ce héros, sans crainte des vents qui soufflaient de toutes parts. Il se nourrissait de sa faim, comme d'une ambroisie, et

s'abreuvait d'une soif délicieuse en proclamant le fils de la Vierge mère[1].

MÉTHODIOS.

Je reconnais mon élève. Voilà des expressions créées, et que tu n'a pas glanées dans les vieux classiques. C'est par des images fortes et portant coup qu'on rajeunit une langue épuisée. Certes, je n'oublierai pas de longtemps cette faim dont on se nourrit et cette soif dont on s'abreuve. Je crois pourtant que le stylite dînait mieux que cela; il était si jovial! Passons à l'autre.

CAMATÈRE.

Je viens d'acheter une maison près du Zeuxippe. Ma chambre à coucher sera décorée d'un tableau représentant la Panagia, et voici les vers qu'on inscrira en lettres d'or au-dessous du cadre:

Si l'on voulait tracer ton image, ô Vierge! il faudrait se servir d'astres au lieu de couleurs, afin de te peindre avec des étoiles; mais les étoiles n'obéissent pas aux vœux des mortels. C'est donc par les procédés que nous offrent la nature et l'art que l'on t'a ici représentée[2].

1. *Anthol.*
2. *Anthol.*

MÉTHODIOS.

De mieux en mieux, mais l'œuvre du peintre sera-t-elle à la hauteur de l'inscription ?

CAMATÈRE.

Sois tranquille. C'est le vénérable Eusèbe qui a peint ce tableau.

MÉTHODIOS.

Le martyr des iconoclastes ?

CAMATÈRE.

Lui-même. Qu'il a souffert ! mais Dieu a anéanti les persécuteurs et le culte des saintes images est plus florissant que jamais.

MÉTHODIOS.

Ne t'y fie pas, Camatère, il y a encore des iconoclastes et beaucoup. Pour moi, quand il m'arrive d'en rencontrer un, je le pulvérise d'un mot. Luc a-t-il peint la Vierge, oui ou non ? Ne possédons-nous pas un de ses tableaux au Pantocrator ? et quand l'apôtre inspiré de Dieu te montre ainsi la voie, peux-tu refuser ton adoration aux images sacrées, blasphémateur, Philistin, panthère tachetée, mortier sans pilon !

CAMATÈRE.

Ne t'emporte pas, cher maître ! Ce n'est pas un iconoclaste que tu as devant toi. Tout enfant j'ai versé des larmes, quand sur l'ordre du Copronyme, la soldatesque arménienne détacha de la porte du palais, le Christ de bronze que Constantin le Grand y avait fait placer, et se rua l'épée à la main sur la foule agenouillée.

MÉTHODIOS.

Temps néfastes ! n'ai-je pas vu quelques années auparavant, la grande bibliothèque incendiée par les sicaires de l'Isaurien, et mon illustre prédécesseur Barbucalle traîné devant le tyran qui lui fit imprimer sur le crâne huit vers iambiques de sa façon ? Et quels vers ! Lycophron en aurait eu honte.

CAMATÈRE.

Nous ne reverrons plus de pareils jours, il faut l'espérer. — Mais quel pompeux convoi funèbre sort de l'église de Sainte-Agathonique ?

METHODIOS.

On va enterrer Pétronas, qui écuma si longtemps nos mers, pillant nos ennemis les Musulmans, nos

amis les Vénitiens et n'épargnant pas davantage les sujets de l'empire. L'incomparable forban! aussi habile à raser les écueils de l'Archipel qu'à ne pas se briser sur le roc dangereux de Thémis; il vient de mourir, riche comme Attale, et entouré de la considération universelle : il est vrai que de bien puissants personnages étaient intéressés dans ses entreprises. On raconte même que l'Autocrator...

CAMATÈRE.

Tu me fais frémir, Méthodios... Oui, Pétronas était un homme rare; il protégeait les lettres depuis son retour parmi nous. Quels festins splendides il nous donnait au Pateikion, villa de Bélisaire, qu'il avait restaurée dans le goût du jour, et rendue digne de lui et de son opulence! Il s'était dit-on, fort adonné à la théologie, durant ses dernières années.

MÉTHODIOS.

Il est vrai. As-tu lu son traité contre ceux qui jurent par les cheveux et par la barbe de Dieu?

CAMATÈRE.

J'en ai ouï parler. Mais laissons Pétronas aller chez Pluton, et parlons de toi, cher maître. Sur quoi s'exerce maintenant ton immense érudition?

MÉTHODIOS.

Je continue mes recherches sur divers points obscurs de l'histoire sacrée et de l'histoire profane, et je suis parvenu, grâce à Dieu, à en élucider plusieurs; par exemple, on ignorait jusqu'ici à quelle heure Adam commit le péché qui l'a fait chasser du paradis terrestre.

CAMATÈRE.

Comment l'aurait-on su, puisque le saint livre n'en dit rien?

MÉTHODIOS.

Je n'aurais eu autrement aucun mérite à le découvrir. Suis bien mon raisonnement. Des auteurs, prétendus sérieux, vraies outres gonflées de vent, ont avancé qu'Adam commit à la troisième heure le péché qu'il avait conçu à la deuxième, et fut chassé à la neuvième, et tout cela le premier jour. Adam ne serait donc resté que trois heures dans le paradis avant sa faute. Je réfute péremptoirement cette opinion, car, comment dans trois heures, Adam aurait-il eu le temps de faire le dénombrement de tous les animaux terrestres et volatiles? Comment aurait-il pu se rassasier des fruits du

paradis, et être excité ainsi à manger le fruit défendu? d'autant plus que l'entretien du serpent (qui comme tu le sais, était alors un quadrupède) avec notre mère Ève, a dû prendre un temps assez long. Je conclus donc que le délit fut commis par Adam et Ève le sixième jour (un vendredi), à la sixième heure, et qu'ils quittèrent le paradis à la neuvième.

CAMATÈRE.

Combien je sens maintenant qu'auprès de la science, la poésie n'est qu'un vain mirage, un hochet brillant propre à amuser les heures oisives!

MÉTHODIOS.

Tu es trop modeste, Camatère. Laisse-moi te donner encore quelques résultats de mes recherches sans les accompagner de preuves qui m'entraîneaient trop loin. Apprends que la mer Rouge se partagea en douze lors de la fuite des Hébreux, pour que les douze tribus pussent défiler en même temps et en bel ordre. Dans le désert, la manne fut distribuée à tout Israélite, sans distinction d'âge, de sexe ou de force, à raison de trente-deux onces et demie par tête. Je te fais grâce pour le moment de la nouvelle explication que je donne du

sens du mot Adam et de chacune de ses lettres. Samedi prochain, dans ma leçon publique, je développerai amplement tous ces points.

CAMATÈRE.

Ton ancien élève ne te fera pas défaut ce jour là. Mais tu ne me dis rien de tes travaux sur l'histoire profane.

MÉTHODIOS.

J'ai débrouillé le chaos des origines romaines. Romulus, qui, d'après moi, descendait des rois d'Argos, partagea Rome en quatre sections en l'honneur des quatre éléments. Il fit bâtir un cirque pour y célébrer la fête du soleil. Les douze portes symbolisaient les douze signes du zodiaque ; le sol, la terre; l'euripe, la mer qui l'environne; les deux bornes, le lever et le coucher de l'astre; les sept pistes, les sept planètes. C'est ce qui t'explique les couleurs des factions de notre hippodrome; car les verts ont pris la leur de la terre qui est toujours verte; les bleus, de la mer; les blancs, de l'air; les rouges, du feu; les factions verte et blanche n'en font qu'une parce que l'air ne peut se passer de la terre. De même, la faction rouge s'absorbe dans la bleue, parce que le feu se trouve

toujours au-dessous de l'air. — Mais en voilà assez pour aujourd'hui.

CAMATÈRE.

Je ne me lasserais pas de t'entendre.

MÉTHODIOS.

Voilà pourtant ce que les latins, nos éternels ennemis, osent traiter de niaiseries grecques, de subtilités byzantines ! Un gros évêque anglais, venu avec le légat du pape, et auquel je faisais part de mes découvertes ne m'a répondu que par un formidable éclat de rire.

CAMATÈRE.

C'était, je pense, un de ces prélats qui chevauchent sur des coursiers couverts de fer, distribuant des bénédictions et des coups de lance ! oh ! oh !

MÉTHODIOS.

Esprits obtus ! lourds Béotiens qu'un moucheron mettrait en fuite au seul frémissement de ses ailes !

CAMATÈRE.

J'aperçois quelqu'un près de la statue de Théodora.

MÉTHODIOS.

C'est l'ancien patrice Nomophylax.

CAMATÈRE.

Il vient à nous.

MÉTHODIOS.

Un homme en disgrâce ! partons.

LA COUR — LE SACRE

Le pupille de Nicéphore et de Jean Zimiscès, le fils de Romain II et de Théophano, Basile sera couronné aujourd'hui.

Hier au soir, il a envoyé au patriarche la déclaration suivante :

Je crois en un seul Dieu, etc.

J'adhère aux divines traditions apostoliques, aux décisions des Conciles œcuméniques et locaux, aux priviléges et aux coutumes de la très-sainte Église de Dieu. J'accepte et je confirme tout ce qu'ont accepté et confirmé les saints Pères. Je réprouve et j'anathématise tout ce qu'ils ont réprouvé et anathématisé. Je promets de demeurer le fidèle serviteur et fils de la sainte Église, son serviteur et son vengeur; d'être clément pour mes sujets, de m'abstenir autant que possible de meurtres et de mutilations, etc.

Tout ce qui précède, moi Basile, empereur fidèle

au Christ, et roi des Romains, je l'ai écrit et signé de ma main, et je le livre à mon seigneur le patriarche et au saint Synode.

A la pointe du jour, les miliciens verts et bleus, l'armée et le peuple se massent sur le forum Augustéon. — Du triclinium Thomaites, qui a vue sur ce forum, un sénateur jette à la foule des épicombia, petits sacs de soie contenant chacun 3 nomismata d'or, 3 nomismata d'argent et 3 oboles.

L'empereur a veillé toute la nuit dans l'oratoire de saint Théodore, au palais sacré. Il se rend au triclinium Thomaites où l'attendent les principaux dignitaires. Couvert d'un manteau militaire, ceint du glaive et la lance à la main, il monte sur un bouclier que tiennent d'un côté le protostrator et le grand domestique, de l'autre deux stratéges. Soulevé dans les airs, il apparaît à la foule et aux soldats qui le saluent de leurs cris.

A la deuxième heure, l'empereur monte un cheval décoré d'un collier de perles et de bandelettes de pourpre, et avec le cortége accoutumé de courtisans et de gardes, se dirige vers Sainte-Sophie à travers le peuple et les sections. Introduit dans le mutatorium ou diaconat, il dépouille son manteau de pourpre et sa tiare pour en pren-

dre d'autres que les évêques viennent de bénir.

Près du tabernacle, une estrade recouverte de tapis de pourpre porte trois trônes d'or. L'empereur et la jeune impératrice Hélène prennent place. Près d'eux s'assied la veuve de Romain II et de Nicéphore, la mère du nouveau souverain, l'impératrice Théophano. Cette femme que son complice Zimiscès, au début de son règne, fit arracher de Sainte-Sophie, d'où on l'entraîna, vomissant des imprécations, pour la jeter dans un monastère, apparaît de nouveau, belle et sinistre. Vêtue de la robe noire et du manteau violet des veuves, elle tient à la main droite un rameau d'or semé de perles. La couronne impériale brille à son front. La jeune Hélène, qui n'a pas encore été sacrée, porte autour des tempes une simple guirlande de fleurs d'or.

La liturgie commence. Avant le trisagion, le patriarche monte à l'ambon avec les principaux du clergé; il en redescend bientôt pour aller chercher l'empereur qui s'y rend avec lui. Un grand silence se fait dans l'église. Le pontife lit les prières d'usage, partie à voix haute, partie à voix basse, et s'approchant du monarque agenouillé, lui ôte sa tiare et trace sur son front une croix avec l'huile sacrée.

Il chante ensuite le trisagion, répété trois fois par les prêtres, puis par le peuple.

La couronne impériale, déposée sur la table sainte, est apportée dans l'ambon. Le patriarche la pose sur la tête de Basile en chantant *Dignus*, etc.; chant répété par les prêtres et par la foule. Aussitôt après, le pontife remet au monarque l'akakia, sachet de soie rempli de la poussière des tombeaux, et destiné à le rappeler à l'humilité et au renoncement.

Escorté par cent varangiens porte-haches et par cent jeunes gens armés des premières familles de la cité, l'empereur descend de l'ambon du côté du sanctuaire et va reprendre sa place.

La jeune impératrice Hélène, soutenue par sa mère et par l'impératrice Théophano, descend de l'estrade et s'arrête devant l'hémicycle. L'empereur reçoit du pontife la couronne que ce dernier vient de bénir, et la place sur la tête de son épouse agenouillée devant lui.

Pendant la messe, l'empereur change deux fois de vêtements, circule processionnellement dans l'église, allume des cierges, encense la table de l'autel, donne sa main à baiser aux évêques, etc. Avant de communier, il dépose sa couronne pour la reprendre après avoir reçu le sacrement. La

messe finie, il reçoit sa part du pain bénit que le patriarche distribue au peuple, et est reconduit solennellement à la catéchuménie de l'église. Le prêtres chantent : *Exoriamini*, etc.

Dans la catéchuménie, un dais couvert de voiles de pourpre cache trois trônes d'or, où prennent place Basile et les deux impératrices. A un signal donné, les voiles s'écartent et les souverains apparaissent. Alors défilent devant eux, par séries ou véla, les magistri, les patrices, les sénateurs, le stratéges, les comites des scolæ, les comites de la flotte, les silentiaires, les protospathaires, etc. Puis le maître des cérémonies s'écrie : Réjouissez-vous ! et tous les assistants se retirent.

L'empereur remonte à cheval et revient au palais sacré, à travers les sections qui l'acclament :

Gloria in excelsis ! *Dieu a eu pitié de nous ! c'est le grand jour de Dieu ! il a élevé la tête, il t'a couronné de sa main. Longs jours à l'empereur, à l'impératrice et aux Porphyrogénètes ! Seigneur ! augmente leur vie de toute la nôtre !*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
La Ville	1
Chez le Patrice	25
La Cour. — Une Tragédie de palais	39
Eudoxie	67
L'Empereur et le Stylite	89
Un Spartiate	105
Triomphe	145
Beaux esprits	149
La Cour. — Le Sacre	161

Imprimerie Eugène Heutte et Cᵉ, à Saint-Germain.

T